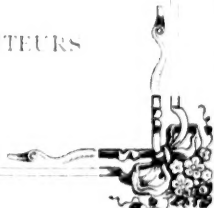


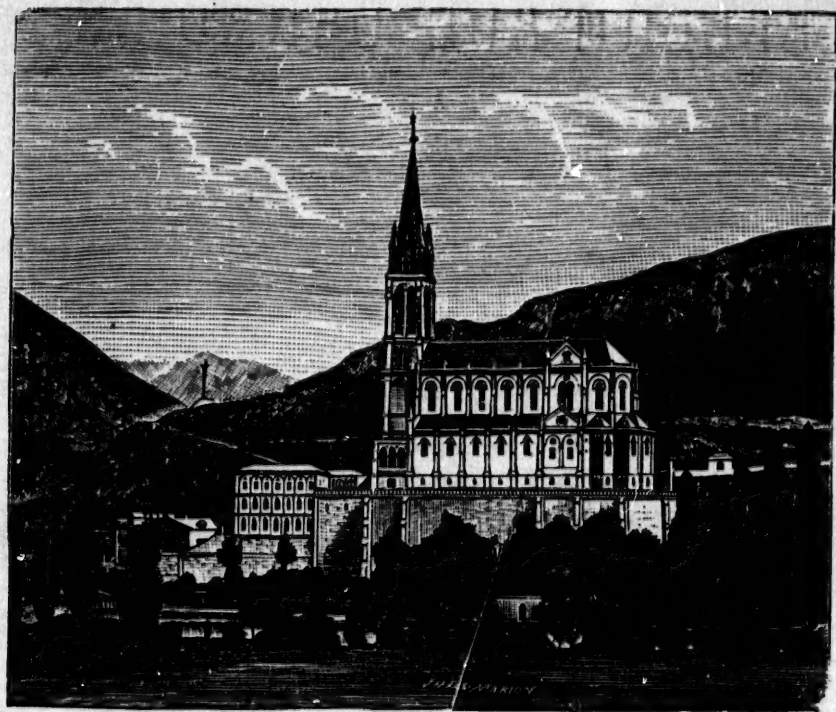
SOUVENIR
DU
PÈLERINAGE CANADIEN
À
LOURDES

1883

VENDU AU PROFIT DE L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE.

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS ÉDITEURS
6, 8 et 10, rue Saint-Vincent.





CATHÉDRALE DE LOURDES.

SOUVENIR

DU

PÈLERINAGE CANADIEN

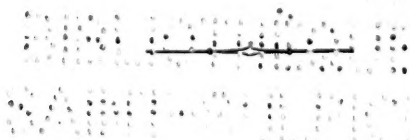
À

LOURDES

1883

VENDU AU PROFIT DE L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE.

[par Simeon Mondou]



MONTREAL

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

6, 8 et 10, rue Saint-Vincent.

IMPRIMATUR :

† EDUARDUS CAR., Epus Marianopolitanus.

1000000000
1000000000

BT
653
M6
S

BOB

AUX PELERINS DU CANADA A LOURDES.

Je n'aurais jamais pensé que les pauvres notes que je prenais durant notre pèlerinage recevraient un jour les honneurs de la publicité. Recueillies en courant et uniquement à titre de souvenirs particuliers, elles étaient fort incomplètes et souvent exclusivement personnelles. Bien plus, n'ayant pas l'habitude d'écrire, je leur avais donné un accoutrement qui ne leur permettait pas de se présenter décemment en public. Il leur fallait donc une toilette nouvelle et complète que je me sentais pour mille raisons incapable de leur procurer. Aussi j'étais bien décidé à ne jamais les publier. Mais vous êtes revenus tant de fois à la charge, que je me vois forcé de me rendre à des instances si honorables pour moi. Ce sont donc mes notes revues, compilées et augmentées que j'ai l'honneur de vous offrir aujourd'hui. J'ai tâché de les vêtir de mon mieux selon mes forces et mes moyens. Puisse leur pauvre vêtement ne pas trop choquer vos regards ! Puisse-t-elles même vous aider à conserver toujours vivaces dans vos âmes les précieux souvenirs de ces jours de bonheur et de grâce ! Puisse-t-elles contribuer au moins un peu à accroître votre amour pour la Vierge Immaculée, et votre vénération filiale pour le vicaire de Jésus-Christ ! S'il plaisait à la divine bonté de faire tomber ces quelques pages sous les yeux d'autres personnes que les Pèlerins, puisse-t-elles produire en elles les mêmes sentiments, leur faire aimer davantage ces grandes choses qui s'appellent Dieu, Marie, l'Eglise, la France et la Patrie !

“ UN MEMBRE DE L'ADORATION NOCTURNE. ”

COMITÉ D'ORGANISATION.

Révérènd M. F. Martineau, Ptre S. S. directeur.
" A. Vacher, Ptre S. S. assistant-directeur.
Messieurs L. J. A. Derome, président.
" Dr. L. A. G. Jacques.
" A. L. C. Merrill.
" R. J. Devins.
" F. X. Déom.

AUTRES PÉLERINS.

Révd M. P. Mathieu, ptre. du Séminaire de Sherbrooke.	
Mlle M. Beaudry.	C. Lenoir.
A. Bélanger.	A. Masson.
Mme A. Bélanger.	Mme E. Masson.
Mlle G. Bélanger.	Mme A. L. Mailhiot.
Mlle E. Bertrand.	Oliver McCleary.
P. Champoux.	Mme O. McCleary.
A. Demers.	Mlle K. McGrath.
Mme Aug. Demers.	S. Mondou.
Mme G. Fauteux.	Mme John Neary.
J. A. Fowler.	G. Pichette.
F. X. Gauthier.	Mme G. Pichette.
Mlle T. Goné.	Mme A. Prévost.
Mlle A. Grohé.	Mlle Adèle Prévost.
Léon Gougeon.	J. A. Schorter.
Mlle E. Lamothe	Mlle Soucy.
Mme O. Landerman.	G. St-Jacques.
N. Lareau.	L. A. St-Louis,
G. Laurent.	B. Verret.
Mme J. Leblanc.	Mme B. Verret.
Mlle M. Lefebvre.	J. Vinet, jr.
Mlle V. Lefebvre.	

PELERINAGE CANADIEN A LOURDES

1883

I

DE MONTRÉAL A LIVERPOOL.

Un soir du mois de juin, à une séance de l'Adoration Nocturne, un prêtre de Saint-Sulpice, qui porte un grand intérêt à cette œuvre, émettait le désir de voir le Canada se confondre avec la France, dans un concert unanime de louanges, pour célébrer avec tout l'éclat possible le vingt-cinquième anniversaire de l'apparition de la très-sainte Vierge à la petite bergère de Lourdes. Le désir de son dévoué serviteur était trop cher au cœur de l'Immaculée pour ne pas se réaliser bientôt. Aussi, à peine cette grande et noble pensée eut-elle été mise au jour, que quelques fervents chrétiens s'en emparèrent pour en assurer le succès. Il se forma donc aussitôt un comité composé d'hommes intelligents et énergiques qui se mirent courageusement à l'œuvre. Deux semaines plus tard, les arrangements étaient terminés. Il restait bien quelque chose à faire, mais rien ne résista à l'effort de ces généreux chrétiens qui se sont acquis dans cette circonstance non-seulement l'estime, mais encore la plus vive reconnaissance des pèlerins.

Sa Grandeur monseigneur de Montréal bénit l'entreprise et l'encouragea fortement. Il nous honora même d'une missive pour la Cour Romaine.

Afin de donner un signe distinctif qui fût reconnaître les pèlerins, et qui servît en même temps de décoration et de ralliement, le comité fit préparer des coquilles de saint Jacques, en argent sur un fond bleu avec cette inscription :

" Pèlerins du Canada à Lourdes, 1883. "

Que de douces impressions cet insigne ne rappellera-t-il pas à nos chers compagnons ?

Comme catholique et comme canadien j'étais heureux et fier de cette entreprise, mais je n'osais espérer d'y prendre part, aussi quelle ne fut pas ma joie quand j'appris que je pourrais moi aussi, grâce à des circonstances providentielles et tout à fait imprévues m'agenouiller avec mes chers compatriotes dans la Grotte bénie de Lourdes et y prier avec eux l'Immaculée Conception. Ce rêve que mon cœur caressait depuis tant d'années allait donc si tôt devenir une réalité ! Comment croire à tant de bonheur !

Quelques jours plus tard, le moment était arrivé où nous devions prendre le chemin de Lourdes. C'était le vendredi 6 juillet. Afin de mettre sous la protection de Marie un voyage entrepris en son honneur, nous nous étions donné rendez-vous dans la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours. On le savait : aussi, longtemps avant cinq heures du soir, la foule s'était massée dans ce pieux sanctuaire. Nous eûmes beaucoup de peine à nous rendre à l'endroit qu'on nous avait réservé près de la balustrade. L'antique autel de la Vierge étincelait de lumières. La présence de plusieurs messieurs du clergé rehaussait la pompe de cette cérémonie.

Le révérend M. Colin, supérieur du Séminaire, invité à nous adresser la parole, monta en chaire, et prononça, avec toute l'onction et l'éloquence que chacun lui connaît, un magnifique discours.

Il prit pour texte ces paroles du psaume 121ème, verset 1er "*Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*" je me suis réjoui des choses qui m'ont été dites : j'irai dans la maison du Seigneur.—Il développa ce sujet avec une éloquence entraînante, et tint l'auditoire suspendu à ses lèvres pendant plus d'une demi-heure. Il eut des moments sublimes, surtout lorsqu'il nous parla du bonheur que nous avions d'avoir été choisis parmi tant d'autres, pour aller présenter nos hommages à la Reine du Ciel, dans le lieu où elle était apparue tant de fois à une pauvre petite bergère, dans ce lieu béni où il s'était déjà opéré tant de miracles. Il nous fit les adieux les plus pathétiques ; nous sentions bien que c'était un père qui nous parlait. Il nous rappela avec émotion que nous étions les délégués non-seulement de nos familles, de nos amis, mais aussi de tout notre pays qui avait les yeux sur nous. " Bientôt, nous dit-il, vous traverserez la France. Rappelez-vous alors les rapports que vous devez avoir avec votre mère-patrie. Priez pour elle, afin que l'on voie encore briller à son front ce titre de fille aînée de l'Eglise, qui sera toujours le plus beau joyau de sa couronne... Lorsque vous serez dans la Ville Eternelle, priez pour le pape, notre père à tous. Lorsqu'agenouillés à ses pieds, vous solliciterez une bénédiction, n'oubliez pas que le Canada, la France et l'Irlande, ces trois pays qui lui sont si

sincèrement attachés, implorent aussi la même faveur." Il termina en suppliant Notre-Dame de Bonsecours, que les marins ont toujours invoquée avec confiance, de calmer les flots de la mer afin de nous faire arriver heureusement au port.

Après cette touchante allocution, qui laissa l'auditoire profondément ému, nous assistâmes au salut du très saint Sacrement qui fut chanté par monsieur le supérieur lui-même.

Le révérend M. Desrochers, ptre S. S., l'habile maître de chapelle de Notre-Dame, présidait à l'orgue ; et, qu'il me soit permis de le dire, nos chers compatriotes nous firent par leurs chants mélodieux les adieux les plus touchants. " O Marie, disait alors le pèlerin, Etoile de la mer bénissez ce long et périlleux voyage que nous entreprenons pour glorifier votre Immaculée Conception, bénissez toutes nos intentions. Bénissez nos amis, nos familles, et notre cher Canada. Portez-nous dans vos bras, afin que nous revenions bientôt joyeux et heureux vers ces lieux tant aimés. "

Le Révd M. Martineau, directeur du pèlerinage, invita l'assistance à réciter trois *Ave Maria* pour Sa Grandeur Mgr de Montréal, qui avait encouragé et béni le pèlerinage, pour monsieur le supérieur du Séminaire, et pour nos familles.— Nous nous dirigeâmes ensuite vers le bateau. Jamais le port de notre grande métropole n'avait été témoin d'un pareil spectacle ; jamais non plus les pèlerins ne s'étaient attendus à une telle ovation ! — On dit à chacun un mot affectueux, on se serre la main, et on s'arrache pour ainsi dire des bras de sa famille et de ses amis pour s'embarquer. Monsieur le directeur entonne le chant du Magnificat, auquel huit à dix mille voix haletantes d'émotion répondent avec bonheur et enthousiasme. La cloche donne le signal du départ, les mouchoirs s'agitent de part et d'autre ; c'est le dernier gage d'amitié que nous donnons à tous ceux qui nous sont chers, en attendant que nous puissions déposer aux pieds de la Vierge de Lourdes les vœux de tous. Plusieurs amis s'embarquent avec nous et viennent jusqu'à Sorel, quelques uns même jusqu'à Québec : entre autres le dévoué curé de Notre-Dame, M. Sentenne ; le Révd M. Guihot, ptre S. J., M. Henri Bertrand et sa femme. Sorel aussi envoie un de ses enfants porter ses vœux à la très sainte Vierge : c'est le Révd M. P. Mathieu, frère de l'honorable juge de ce nom.

Pendant que le bateau poursuit sa course, la conversation se prolonge jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il est si bon de s'entretenir avec ceux qu'on aime ! L'horloge a sonné minuit, nos prières appesanties nous demandent du sommeil. Merci, mon Dieu, du bonheur que vous nous avez accordé ; nous vous offrons notre sommeil, faites qu'il soit doux et que nous nous éveillions toujours dans votre amour. Nous arrivons à Québec à 9 heures, et le steamer *Oregon*, qui mouille en face de Lévis,

part à dix heures du matin. Nos directeurs et leurs confrères avaient l'intention de dire la messe ; mais, à notre grand regret, il était trop tard. Le Révd M. Guihot et quelques compagnons se détachent de notre petite caravane, et vont présenter nos hommages à Notre-Dame des Victoires et la prier de bénir notre voyage.

Le vieux Québec, par humilité sans doute, s'était couvert de nuages pour nous cacher autant que possible ses sites enchanteurs. Il nous régalaît en même temps d'une pluie battante et d'un vent à déraciner les arbres. Le petit bateau qui vint nous transporter au steamer avait sans doute reçu un mot d'ordre lui aussi, car il nous secoua si fort, nous fit danser tant et si bien, qu'on eût dit qu'il avait juré de nous initier lui-même aux charmes ineffables du mal de mer. Mais la pluie avait beau tomber, le vent siffler, le petit bateau danser, chacun de nous était aussi calme, aussi impassible que le vaisseau sur lequel nous allions bientôt affronter les fureurs de l'Océan. Notre steamer, l'*Oregon*, est un gaillard de navire très solide, et capable de lutter avantageusement contre le vent.

A deux heures et demie de l'après-midi, le sifflet se mêle au grondement du canon ; c'est le signal du départ, le commencement d'un long et périlleux voyage, et cependant personne ne paraît s'en préoccuper ; on ne pense qu'à arriver au terme.

Les pèlerins lient connaissance les uns avec les autres, on élargit même ce cercle, et nous voilà bientôt tous de la même famille.

Le lendemain est un dimanche. Le soleil paraît enfin après une journée d'attente. Il éclaire notre marche, et nous réchauffe de ses doux rayons. Nous montons au salon, qui, pour l'occasion, est transformé en chapelle. Nous avons trois messes, à six heures, six heures et demie et sept heures. Plusieurs pèlerins reçoivent la sainte communion. Comme il est doux, comme il est imposant de communier et d'entendre la sainte messe sur un navire au sein des flots.

Après la messe, nous faisons une promenade sur le pont en attendant le déjeuner.

Durant l'avant-midi, monsieur le directeur nous raconte plusieurs anecdotes qui nous font rire de bon cœur.

A une heure, le lunch, suivi d'une promenade sur le pont jusqu'à trois heures ; puis, nous nous réunissons pour chanter les vêpres et entendre une instruction.

A six heures, le dîner, après lequel, on jouit de l'air pur de la mer. A huit heures, chapelet, prière du soir et chant d'un cantique. Tel était notre règlement pour le dimanche.

Tous les jours, nous avons le bonheur d'avoir deux ou trois messes. La mer, quoique quelquefois un peu agitée, ne nous balance pas trop. Il y a bien quelques malades, mais la plupart des pèlerins se portent bien.

Le capitaine et les hommes de son équipage sont tous d'une politesse exquise, et nous mettent parfaitement à l'aise pour nos exercices de piété, qui se font aussi régulièrement que dans une communauté ; cela paraît édifier beaucoup nos frères séparés qui nous observent et assistent même parfois à nos exercices.— Un ministre du " High Church " a assisté plusieurs fois à la sainte messe, et a eu de longues conversations avec nos prêtres.— Plusieurs demandent nos cantiques.— A ce sujet, monsieur le directeur les a un peu mystifiés. Tous les jours après le chapelet, nous chantions le cantique à la très sainte Vierge "*Nous vous invoquons tous*" sur l'air de "*God save the Queen.*" On les voyait tous alors tendre l'oreille. Enfin, ils finirent par nous demander ce qu'on chantait, et c'est alors qu'ils découvrirent que si ce cantique était adressé à une reine, ce n'était pas à une reine de la terre ! Grand désappointement pour eux, franc rire de notre côté.

Du 12 au 16, le thermomètre varie de quarante-deux à cinquante et un, et avec cela le temps est couvert, ce qui nous oblige à endosser la *couverte* afin de nous protéger contre le froid.

Spectacle nouveau et qui rompt un peu la monotonie, nous voyons de temps en temps des marsouins, quelquefois des baleines, qui lancent l'eau à une hauteur prodigieuse. Nous avons aussi rencontré durant ces derniers jours plus de trente banquises, dont quelques-unes étaient d'une grosseur énorme.

Le 15, il se passait à bord un fait qui prenait pour nous les proportions d'un événement. C'était la mort d'un enfant. Son père, M. Cranshaw, sténographe de Montréal, allait avec son épouse visiter quelques amis à Manchester, lorsque ce malheur vint le frapper. On donna au pauvre petit défunt la *sépulture maritime*. Son corps fut, selon l'usage en pareille circonstance, mis dans un sac en toile, et placé dans un cercueil troué et cerclé en fer, au bout duquel on attachait solidement une forte pesée. Le cercueil recouvert du drapeau anglais était porté par quatre matelots qui le déposèrent sur le bord du navire. Le capitaine, revêtu de son uniforme, donna l'ordre d'arrêter la machine. Alors il récitait quelques prières, chantait quelques strophes, et le cadavre est lancé à la mer. On fait encore quelques prières, et, sur un nouveau signal du capitaine, le navire reprend sa course. C'est un spectacle saisissant ! Plusieurs de nos pèlerines, qui ont fait l'office de sœurs de charité auprès de nos malades, ont été pleines d'attention pour cette famille désolée, et ont fait grandement apprécier le dévouement des cœurs catholiques.

Le 16, nous aperçûmes les côtes d'Irlande. — Salut, noble pays, qui as enfanté tant de saints à l'Eglise !

Le même jour, les messieurs du comité, ne voulant pas se

séparer de l'équipage sans lui témoigner leur reconnaissance, présentèrent au capitaine l'adresse suivante qui fut écrite en anglais et lue au nom de tous par le révérend Mr P. Mathieu :

CAPITAINE WILLIAM,

" Permettez-moi, au nom des révérends messieurs Vacher et Martineau, et de tous mes compagnons de pèlerinage, d'être auprès de vous l'interprète de leurs sentiments de reconnaissance.

Au moment de toucher la côte européenne de l'Atlantique, nous ne pouvons quitter votre beau navire sans vous rendre ce témoignage de notre cordiale gratitude pour votre incessante courtoisie envers nous. Vous savez, capitaine, que la traversée de l'océan est toujours une chose que l'on redoute, surtout lorsqu'on s'embarque pour la première fois.—Grâce à Dieu, nous avons eu une traversée magnifique ; nous avons été réellement heureux, durant tout le voyage ; nous étions tous comme les membres d'une seule et même famille dont vous étiez le chef.

En retour de vos bons offices, veuillez agréer, capitaine, nos meilleurs souhaits de bonheur.

Que Dieu vous accorde des jours longs et heureux, qui vous permettent d'exercer pendant de longues années encore, votre charité envers vos passagers. Que Celui sous la protection duquel nous avons navigué vous garde et vous protège, vous et tous vos officiers, et les membres de votre équipage. Puissiez-vous recevoir, par l'entremise de son divin Fils, la récompense due à vos mérites, et puissions-nous tous avoir la consolation et le plaisir ineffable de nous rencontrer sur ces rivages divins, où nous espérons tous aborder, après le dernier et le plus long des voyages d'ici-bas."— (Suivaient les signatures des passagers.)

L'aimable capitaine, quoique pris par surprise, fut très-heureux dans sa réponse dont voici le texte :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je suis vraiment très flatté de voir que ce que j'ai pu faire pour vous a été si bien apprécié.—C'est toujours pour moi un grand plaisir de faire tout en mon pouvoir pour diminuer les ennuis du voyage. Je sais que, lorsque les voyageurs lisent le pays pour traverser l'Atlantique, il leur semble que tous les liens de la famille soient brisés, et qu'ils n'aient devant eux que le danger. C'est pourquoi, si je puis faire quelque chose pour dissiper toute appréhension, pour rendre mes passagers heureux et les mettre à l'aise, je suis toujours prêt à le faire.

Je suis heureux de voir que vous appréciez ce que j'ai fait, et je vous remercie sincèrement pour moi, mes officiers et mon équipage, des bons souhaits que vous faites pour notre bonheur futur."

La collecte, faite ensuite, produisit la somme de quatre-vingts dollars, qui fut distribuée à l'équipage.

Le soir, au dîner, M. Fraser Rae proposa la santé du capitaine William dans les termes les plus élogieux, et pria notre directeur de dire quelques mots.

Le révérend M. Martineau répondit en effet qu'il partageait pleinement les sentiments du savant orateur. Il dit que, bien que ce ne soit pas dans l'habitude de la communauté à laquelle il appartenait de faire des discours à table, il se faisait néanmoins un devoir de remercier le capitaine de la manière cour-

toise avec laquelle il avait toujours traité les passagers, et les pèlerins en particulier, qu'il avait toujours laissés parfaitement libres dans l'exercice de leurs devoirs religieux. Il dit qu'il était heureux de lui en rendre un témoignage public, et il termina en remerciant M. Rae des paroles flatteuses qu'il avait dites à l'adresse des pèlerins.

Ainsi se termina cette belle soirée dont nous conserverons le plus agréable souvenir.

Le lendemain (mardi) 17 juillet, nous débarquons à Liverpool à dix heures et un quart du matin après neuf jours et quatorze heures de marche, la plus heureuse traversée, disent plusieurs officiers, qui ait été faite depuis *vingt-cinq ans*. Nous le croyons sans peine, en songeant que, depuis notre départ, nous avons eu *deux ou trois messes* chaque jour à bord de l'*Oregon*. O bonté de Dieu, que vous êtes immense ! Vous nous avez bénis à notre départ, et aujourd'hui nous avons franchi une grande distance, celle que nous redoutions le plus, sans qu'il nous fût arrivé le moindre accident. Merci, mon Dieu, accordez-nous la grâce de nous rendre au terme de notre voyage avec le même bonheur !

II

DE LIVERPOOL A LOURDES.

Est-il vrai, comme on le dit, que Liverpool soit le port de mer le plus fréquenté de l'univers, qu'il ait neuf milles de long ?—Il n'y a pas à en douter, ce nous semble, à en juger seulement par la longueur à perte de vue de ses quais, par le nombre prodigieux de ses *docks*, par la véritable forêt de mâts qu'on y voit.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons été à Liverpool que juste le temps de passer nos bagages à la douane, et de prendre le diner. Disons en passant, à la louange de MM. les Anglais, que les pèlerins ont été satisfaits de cet examen qui n'a pas été aussi sévère qu'ils l'avaient d'abord redouté.

Le même jour, à huit heures, nous arrivons à Londres, après avoir parcouru la campagne la plus luxuriante. Rien de si beau que les terres qui longent le chemin de fer de Liverpool à Londres. On les appelle avec raison les jardins de l'Angleterre.

Nous passons deux jours à Londres, les mercredi et jeudi 18 et 19 juillet.

Il y a peu d'églises catholiques dans cette terre, qu'on appelait autrefois l'Île des Saints ; mais, grâce à notre guide, nous avons l'avantage d'avoir deux fois la sainte messe et le salut du très-saint Sacrement dans l'église de Sainte-Etheldrède.

Cette église est un monument du moyen-âge, plein de souvenirs historiques. Bâtie du temps des croisades, la vieille cathédrale a été témoin des hauts faits d'armes de la catholique Angleterre d'alors. Sous ses murs sont passés, les uns après les autres, les rois des différentes dynasties qui se sont succédé depuis les Plantagenets jusqu'à nos jours. Sainte-Etheldrède est un des rares monuments de Londres qui ont survécu aux ravages du temps sans subir de changement. Passé au service du culte protestant depuis des siècles, comme tant d'autres églises et monastères, le vieux temple est redevenu la propriété des catholiques il y a quelques années seulement.

Les deux jours que nous passâmes dans la capitale de l'Empire Britannique furent employés à en visiter les principaux monuments, tels que l'église Saint-Paul, l'abbaye de Westminster, la Tour de Londres, etc.

La Tour de Londres fut bâtie par Guillaume le Conquérant en 1078.

Ce nom de " La Tour de Londres " que portait originellement le grand édifice central qui domine aujourd'hui toute la forteresse, est resté au château entier.

Vers le milieu du XVI^e siècle, la Tour cessa d'être occupée comme résidence royale. Depuis ce temps-là, elle a servi de prison d'Etat, de dépôt d'armes, de caserne, de musée d'armures anciennes, de monnaie royale, de dépôt des archives du royaume, et de lieu de sûreté pour les bijoux de la couronne.

Cette forteresse est située sur la rive septentrionale de la Tamise, à l'extrémité orientale de la cité. Elle couvre douze arpents de terrain, et elle est entourée d'un fossé. Le grand mur porte, de distance en distance, le long des retranchements, des canons braqués qui commandent toutes les avenues de la Tour. L'intérieur de la forteresse contient plusieurs maisons particulières, une église, des magasins, etc. La Tour est séparée de la Tamise par une partie du fossé et une plate-forme d'où l'on a une belle vue sur le fleuve.

A droite de la porte de l'ouest était la Tour aux Lions, bâtie par Edouard IV, occupée autrefois par la ménagerie royale. La Tour du Beffroi est de forme circulaire. On dit que la reine Elizabeth fut enfermée dans cette tour, qui fait aujourd'hui partie de la maison du gouverneur de la forteresse. A peu de distance, on voit la porte des Traîtres, ainsi nommée parce que c'est par là qu'on amenait autrefois les prisonniers d'Etat. Vis-à-vis est la " Tour Ensanglantée," où l'on dit qu'Edouard V et son frère, le duc d'York, furent étouffés par ordre de leur oncle, le duc de Gloucester.

Entrant dans l'enceinte intérieure par la porte de la Tour Ensanglantée, on se trouve au pied de la Tour Blanche. C'est un édifice massif, de forme quadrangulaire, la plus vaste et la plus ancienne partie de cette forteresse.

Elle est crénelée avec une tourelle à chaque angle. Les murs ont quatorze pieds d'épaisseur. L'édifice se compose de trois étages élevés. On voit au second étage un beau reste de l'architecture des Normands, la chapelle de Saint-Jean, dans laquelle les anciens rois faisaient leurs dévotions. Une autre salle de la Tour Blanche servait de chambre du conseil. Les pièces au-dessous du bâtiment formaient autant de prisons, dont les murs portent encore des inscriptions faites par les malheureuses victimes qui y furent enfermées.

Outre la chapelle de Saint-Jean, il y en a une autre dans la forteresse, élevée sous le règne d'Edouard Ier, et consacrée à saint Pierre. C'est un monument fort simple qui n'excite l'intérêt que pour avoir servi de lieu de sépulture à un grand nombre de personnages célèbres. C'est là que reposent l'infortunée Anne Boleyn ; la reine Catherine Howard ; l'évêque de Rochester, Jean Fisher ; Thomas Cromwell, si longtemps favori de Henri VIII ; la comtesse de Salisbury, dernier rejeton des Plantagenets ; Edouard Seymour, duc de Somerset ; Thomas Howard, duc de Norfolk ; Lady Jane Grey et son mari Lord Guildford Dudley ; et le fameux comte d'Essex, favori de la reine Elizabeth.

Tout près de cette chapelle est la Tour Beauchamp, qui a longtemps servi de prison d'Etat. Elle se compose de deux étages, dont les murs, par leurs inscriptions et sculptures, portent les preuves irrécusables des souffrances de ceux qui y furent emprisonnés. Au nombre des personnes illustres enfermées dans cette tour, on cite la reine Anne Boleyn, Lady Jane Grey, Jean Dudley, comte de Warwick, Philippe Howard, comte d'Arundel, Charles Bailly, agent de Marie Stuart, Sedbar, prieur de Joreval, et Robert Dudley, comte de Leicester.

La maison du gouverneur, édifice du temps de Henri VIII, est au sud de la Tour Beauchamp.

Au nord, est la Tour Develin, d'où l'on communiquait, à ce qu'on dit, par des souterrains, aux caveaux de la chapelle Saint-Pierre. A l'est de cette tour sont les restes de trois autres tours ; Flint Tower, Bowyer Tower, et Brick Tower. On affirme que Lady Jane Grey fut empoisonnée dans cette dernière : et la "Tour aux Arcs" fut, à ce qu'on dit, le théâtre de la mort du duc de Clarence, qui fut noyé dans un tonneau de malvoisie.

Plus loin est la tour dite "la Tour aux Flèches," elle aussi a servi de prison d'Etat.

La Salt Tower n'offre rien d'intéressant, si ce n'est une inscription gravée par un aubergiste, qui y fut enfermé en 1560 comme accusé de sorcellerie.

Dans la Tour de Wakefield, il y a une belle salle octogone, où l'on dit que fut assassiné Henri VI. Cette tour porte le nom de Wakefield parce qu'elle fut le lieu de détention des prisonniers faits à la bataille de Wakefield en 1460.

Au nord de la Tour Blanche, se trouve un grand bâtiment qui sert de caserne pour une garnison nombreuse. Il occupe le terrain où fut le grand arsenal, détruit par l'incendie en 1841. Cet arsenal avait 345 pieds de longueur sur 60 de largeur, et se composait de deux appartements principaux. Dans le premier on trouvait une collection de canons, dont les uns étaient remarquables par leur antiquité, les autres par leur construction.

La galerie d'en haut contenait ordinairement des fusils pour environ 600,000 hommes ; ils remplissaient le centre de la salle. Sur les murs on voyait une infinité d'armes de toute espèce. La destruction fut complète : on sauva seulement quelques pièces de canon, qui sont actuellement à l'ouest de la Tour Blanche. Le dommage de l'incendie s'éleva à 250,000 livres sterling.

La Tour contient encore le musée des armures anciennes, la salle des bijoux de la couronne.

Les bijoux de la couronne ont été déposés à la Tour depuis le temps de Henri III ; d'abord dans la partie appelée " Martin Tower," ancienne prison, mais aujourd'hui dans la Tour de Wakefield, qui est à l'est de la Tour Ensanglantée. La valeur des bijoux est d'environ deux millions sterling. Les principaux sont :

L'ancienne couronne impériale, faite pour Charles II, en remplacement de celle que l'on disait avoir été portée par Edouard le Confesseur, et qui fut brisée et vendue lors des guerres civiles.

La nouvelle couronne impériale, faite pour Sa Majesté la reine Victoria. Au milieu est un saphir qui n'a pas son pareil ; et l'on y voit aussi un rubis d'une grosseur remarquable, que l'on dit avoir été porté par Edouard, le Prince Noir.

La couronne du prince de Galles, qui est simplement en or, sans aucun bijou.

L'ancienne couronne de la reine, qui est également en or, mais montée en diamants de grande valeur, entremêlés de perles et de riches pierreries.

Le diadème de la Reine, bandeau en or, qui fut fait pour l'épouse de Jacques II.

Le bâton de commandement de Saint-Edouard est en or. Il a quatre pieds et demi de longueur ; son extrémité supérieure est couronnée d'un pommeau avec sa croix, et l'autre bout est garni d'une pointe d'acier. On dit que ce pommeau contient un morceau de la vraie croix.

La sainte ampoule ou aigle d'or ; vase antique, dans lequel,

au couronnement des rois, on met l'huile dont on se sert pour les sacrer.

Les fonts baptismaux de vermeil, dont on se sert pour les enfants du sang royal.

La grande salière est en or, enrichie de diamants.

Les vases sacrés, dont on fait usage aux couronnements ; la vaisselle pour les banquets royaux, etc.

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

Ce beau monument, élevé à la gloire de Dieu pendant les siècles que la fière Albion s'honorait du titre de catholique Romaine, parut tout à coup à nos regards. Tandis que nos yeux parcouraient ce chef d'œuvre d'architecture pour en embrasser les détails infinis, notre mémoire retraçait de nouveau les événements miraculeux rapportés par les anciens historio-graphes, mais que le scepticisme du dix-neuvième siècle caractérise de " légendes. " Ce morceau de terre qui nous servait de point de vue nous semblait tenir de tous côtés à la ville de Londres ; néanmoins il se nommait autrefois l'Ile de Thorney. Dans cette solitude, et à l'ombre des chênes antiques, les Druides érigèrent leur temple, où coula par flots le sang humain, tandis que le vent sifflant à travers les branches des grands arbres unissait sa plainte aux gémissements des victimes expirantes. Les siècles de lumière parurent et les horreurs du paganisme cédant à la loi de l'évangile, sur ces ruines druidiques se dresse majestueusement un édifice dédié au culte du vrai Dieu, l'Abbaye de Westminster.

C'était la veille de la consécration, nobles et plébéiens, riches et pauvres furent convoqués pour la fête du lendemain, et partout devait être table ouverte. Sur ces entrefaites, le pêcheur attitré de l'Abbaye ayant travaillé tout le jour et bien avant dans la nuit se désolait de trouver ses filets vides, quand on l'appela du rivage. Il dirigea, non sans effroi, sa frêle barque vers le lieu d'où venait le son, et aussitôt un vieillard vénérable y entre et fait signe de le conduire à Thorney. " Attendez mon retour, " dit l'étranger, et il disparut dans l'ombre. Quelques minutes étaient à peine écoulées qu'un chant ravissant rompit le silence, et des flots de lumière sortant de toutes les ouvertures de l'Abbaye illuminèrent les alentours. Curieux de savoir quel est ce spectacle inouï, le pêcheur s'approche, se hisse près d'une fenêtre, d'où il voit un clergé nombreux, évêques, prêtres, religieux, moines, acolytes thuriféraires, etc., etc., puis l'étranger officiant en habits pontificaux. Le pauvre homme, tout effrayé, regagne sa barque en attendant la suite de cet événement.

Les chants cessent enfin, les lumières disparaissent et le vieillard reparaît de nouveau. "Allez, dit-il, allez dire au roi que cette nuit saint Pierre a consacré son église. Le pêcheur cherchant à s'excuser, vu les difficultés et les dangers qu'offraient cette mission, le vénérable vieillard, qui n'était autre que le chef des Apôtres, lui dit de jeter de nouveau ses filets et qu'il trouverait dans sa pêche miraculeuse de quoi vérifier sa parole, puis il disparut.

Le roi en fut informé le lendemain, et les filets du pêcheur, encombrés de poissons jusqu'alors inconnus aux eaux des environs, constatèrent le fait. Miletus, évêque de Londres, que le roi avait choisi pour présider à la cérémonie du jour, accompagné de tout son clergé, le roi, et un nombreux cortège de fidèles, se dirigèrent à l'Abbaye. L'odeur de l'encens remplissait le saint lieu, les murs portaient les traces des onctions, la cendre en croix sur le pavé, tout enfin prouvait que le céleste protecteur avait réellement consacré l'édifice qui lui était dédié.

Oh ! pieux roi Sébert, comment expliquer la malice et l'aveuglement du cœur humain, puisque vos fils, après votre mort, loin d'hériter de votre foi, retombèrent dans le paganisme ? Les œuvres des ténèbres recommencèrent. Ce qui échappa à la rage des païens, l'acharnement des Danois l'achevait, ainsi pendant trois siècles ce magnifique monument religieux ne fut qu'un objet de fureur sacrilège. L'avènement d'Edouard le Confesseur au trône dans le dixième siècle fit revivre la splendeur de Westminster. Les ruines de la première abbaye furent déblayées, et à leur place le monarque fit élever une magnifique construction en forme de croix. Dans la chartre qu'il accorda, le saint roi fait mention de la consécration par saint Pierre en personne et il dénonce, avec imprécation, tout spoliateur qui porterait une main sacrilège au détriment d'une pierre même de l'édifice.

Entrons maintenant dans ce temple déchu de son ancienne noblesse. Que voyons-nous ? Un immense cimetière entre quatre murs. Trois cent soixante-quinze pieds d'étendue de l'est à l'ouest sur deux cents du nord au sud, bordée de tombeaux et de monuments funèbres. Que sont devenus les autels où dès l'aube du jour la Victime Adorable fut offerte ? Où sont les fidèles qui remplissaient ce lieu sanctifié par la présence réelle ? Et ce flot de pèlerins qui se succédaient d'heure en heure aux tombeaux des saints, où sont-ils ? Ah ! le "Tolle" du prétoire de Pilate a trouvé un écho ici et Dieu et ses saints ont été de nouveau relégués au ciel.

Malgré l'œuvre de destruction, il s'est conservé beaucoup des âges catholiques, mais le type général est protestant. Tout ce que l'art a pu produire de beau, de grandiose, se réunit ici. Il

nous faudrait des pages pour dépeindre ces beautés ou pour parler en détail des fresques, des arabesques, des sculptures, qui ornent les murs et les voûtes. Afin de contempler l'intérieur avec avantage, nous nous plaçons à la porte du côté ouest, entre les tours, et ainsi tout le corps de l'église s'est présenté sous un magnifique ensemble, la hauteur de la voûte, l'heureuse disposition de la lumière et les nobles rangées de colonnes qui soutiennent l'édifice.

Les colonnes terminent à l'est en courbe, renfermant ainsi la chapelle d'Edouard le Confesseur au centre de l'église. Pour y parvenir, nous passons par un escalier en spirale dans une colonne. Ce saint roi fut couronné par le pape Alexandre III en 1163, et en 1269 Henri III fit transférer ses restes avec grande pompe dans cette chapelle qu'il avait fait bâtir. Autrefois le saint sacrifice se célébrait sur sa tombe, et nous pouvons juger du concours des fidèles et des pèlerins par les sillons creusés dans le marbre de l'escalier ainsi que dans le parquet qu'entoure son tombeau.

Qu'a donc fait la nation anglaise pour s'attirer la perte de sa Foi ? Tout imprégné de cette pensée nous prions Dieu dans le secret de nos âmes de conserver à notre pays ce bienfait inestimable, et que de tout temps et en tous lieux les Canadiens soient chrétiens et catholiques. Nous quittons avec serrement de cœur ce lieu isolé, silencieux et abandonné ; nous descendons de nouveau ces marches marquées par les pas des pèlerins ; et tout en cheminant entre ces rangées de statues, monuments de la vanité humaine, nous supplions notre sainte Mère d'obtenir par sa puissante intercession que cette fière Angleterre courbe de nouveau sa tête altière sous la douce influence de la croix. Un dernier regard qui embrasse tout, quelques pas en avant, et Westminster était déjà pour nous une chose du passé.

Nous traversons le "Regent's Park" bien connu des touristes, nous passons aussi en face des bâtisses du Parlement, et de là nous allons vers le "St. James Park", où nous pouvons admirer en passant le "Marlborough House", résidence de notre futur roi le prince de Galles, le palais Buckingham, résidence de notre très gracieuse souveraine, et où se trouvent actuellement les ducs de Connaught et d'Albany.

Notre directeur, qui n'a rien tant à cœur que de rendre notre voyage intéressant, nous ménage une entrevue avec Son Eminence le cardinal Manning, qui nous reçoit avec la plus grande bonté, et nous adresse ces quelques paroles que je me fais un bonheur de reproduire intégralement :

"Messieurs les pèlerins,

"Je ne m'attendais pas à rencontrer tant de Canadiens à la

fois dans la métropole anglaise, lorsqu'un vénérable prêtre de Saint-Sulpice, votre directeur, est venu m'annoncer votre arrivée. C'est pour moi un grand bonheur; j'aime le Canada; c'est mon pays de prédilection. Vous êtes les fils de saint Louis, les fils de la France. Je dois vous féliciter de tout cœur de votre pèlerinage à Lourdes. Fils de saint Louis, vous êtes remplis d'une foi ardente, pensez à moi à Lourdes et à Rome, lorsque vous serez agenouillés aux pieds de l'illustre Léon XIII.

Dans votre colonie anglaise, vous avez votre liberté d'enseignement. Ici, nous n'avons pas le même avantage. Je propose à notre Parlement la loi d'Ontario comme modèle. Fasse le ciel qu'on accueille favorablement ma demande; je le dis avec regret, de grands dangers nous menacent. Encore une fois je vous demande de prier pour moi pendant votre pèlerinage qui va tant réjouir le cœur de Marie..”

Ces quelques paroles tombées des lèvres d'un vieillard si vénérable, et qui plus est d'un prince de l'Eglise, nous laissèrent profondément émus.

Notre directeur et le révérend M. Vacher accompagnèrent Son Eminence autour de la salle. Elle nous bénit tous avec bonté et accorda à nos malades une bénédiction spéciale.

Le lendemain vendredi, 20 juillet à une heure et demie du matin, nous traversons la Tamise, en route pour la belle France.

A neuf heures et demie, nous débarquons à Douvres, dernière ville des possessions anglaises, située sur les bords de la Manche, qui sépare la France de l'Angleterre. La mer est calme comme un fleuve, et le soleil brille dans tout son éclat. Les pèlerins s'embarquent sans crainte sur le petit steamer qui doit les traverser. C'est un de ces steamers à double quille que les Anglais appellent “twinboats.” La construction particulière de ces bateaux donne plus de confort aux voyageurs et diminue beaucoup les secousses de la mer.

A onze heures, les côtes de la France se dessinent à nos regards, et les pèlerins de crier : Vive la France, la belle France, notre patrie ! Quelques minutes après, nous débarquons dans le port de Calais, sur ce sol de nos ancêtres.

Après une demi-heure de repos, nous partons pour Paris.

Peu de temps avant d'arriver à Boulogne, nous apercevons dans la plaine une haute colonne qui porte un de nos bienfaiteurs ! Salut, Jacques Cartier ! Notre cœur bat plus fort, tu nous fais penser à notre cher Canada !

A cinq heures et demie du soir, nous entrons à Paris, où, grâce à l'attention délicate de M. Bocquet du Château, nos bagages ne sont pas examinés. Il a vu notre directeur, il a reconnu les pèlerins. “Ah ! vous êtes des pèlerins du Canada, dit-il, vous allez à Lourdes. Eh bien ! veuillez m'accorder un

souvenir ainsi qu'à ma famille, lorsque vous serez à la Grotte ?" Nous lui serrâmes la main avec affection, car nous reconnûmes en lui un véritable Français, un bon frère.

Le lendemain, nous assistions à la sainte messe à Notre-Dame. Notre directeur avait l'intention de célébrer les saints mystères à l'autel même où monsieur Olier, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice communia les *Quarante-deux associés de la colonie de Montréal*, mais on ne dit plus la sainte messe à cet autel. Il nous rappela avec émotion que deux cent quarante et un ans auparavant le Canada recevait son baptême dans cette église.

La sainte messe fut dite à l'autel de l'Immaculée Conception, qui se trouve immédiatement en arrière du maître-autel. Il y eut communion générale.

Grâce aux bons soins de notre directeur, nous eûmes l'insigne honneur d'être admis en audience chez Son Eminence le cardinal Guibert, qui parut heureux de voir des Canadiens, et nous parla à peu près en ces termes : " J'ai reçu, il y a un mois je crois, une lettre de votre archevêque. Il me transmettait une adresse pour le clergé. J'étais alors en guerre avec le gouvernement, qui voulait supprimer les aumôniers, et c'est à ce sujet qu'il m'écrivait. J'ai été bien touché de cette sympathie. A l'heure qu'il est la question des hôpitaux est réglée. Nous nous souvenons d'où vous êtes partis ; vous êtes bien le vrai type français, et, nous le disons avec plaisir, vous vous êtes bien conduits. Nous, nous avons dégénéré ; aujourd'hui, la France s'est relâchée. Il y a bien des bons chrétiens : c'est ce qui nous fait espérer des jours meilleurs.

" Vous avez bien conservé le dépôt sacré de la foi. Vous êtes restés meilleurs Français que nous. Quand on cesse d'être catholique, on n'est plus bon Français. Vous avez traversé l'Océan, pour aller présenter vos hommages à Notre-Dame de Lourdes. Les pèlerinages, qui ont été si fréquents au moyen âge, recommencent. C'est bien, cela entretient la foi.

" Vous nous édifiez beaucoup par le zèle qui vous anime. Conservez votre foi ; car dans un pays, plus la foi diminue, plus les crimes augmentent."

Le cardinal félicita nos compagnes d'avoir eu la force d'entreprendre un si lointain voyage, et termina en se recommandant à nos prières, lorsque nous serions dans les pieux sanctuaires de Tours, de Lourdes, et à Rome, aux pieds du souverain Pontife.

Il nous bénit avec la plus grande bonté, et spécialement nos chers malades.

Monsieur le directeur le remercia en termes émus, et les pèlerins se retirèrent enchantés de l'honneur qu'ils avaient eu et des paroles qu'ils avaient entendues.

Nous visitâmes ensuite rapidement quelques églises, en particulier celle de Saint-Sulpice, qui est l'une des plus belles de Paris. La chapelle de l'Immaculée Conception est surtout remarquable par le bon goût qui a présidé à la décoration du dôme.

De là, nous passâmes au Panthéon et à Saint-Etienne-des-Monts, où l'on vénère le tombeau de sainte Geneviève, orné d'une châsse très-riche donnée par Napoléon III.

Nous nous dirigeons ensuite vers l'église du vœu national que la France catholique élève en ce moment au Sacré-Cœur de Jésus sur les hauteurs de Montmartre. Nous la visitons pour ainsi dire au pas de course. Nous nous arrêtons dans une chapelle où l'on dit actuellement la sainte messe. Monsieur le directeur nous invite à demander au Cœur de Jésus qu'il bénisse cette entreprise et notre voyage.

De Montmartre la vue embrasse tout Paris, c'est un magnifique panorama.

Voici ce que dit au sujet de notre visite le "Bulletin du vœu national au Sacré Cœur de Jésus" publié à Paris.

"Le samedi, 21 juillet, dans l'après-midi, quarante Canadiens, venus en France pour visiter nos principaux sanctuaires ont voulu commencer par Montmartre. Après avoir contemplé les travaux de la basilique avec une admiration sincère, ils ont prié et chanté d'abord dans la crypte, ensuite au pied de la croix de Jérusalem. Quelle bonne et franche piété ! Quelle attitude de respect et de confiance ! Nous avons été heureux de saluer et de contempler ces frères d'outre-mer, qui conservent à la France, à la mère-patrie, des sentiments si affectueux, et à la religion un dévouement sans bornes. En quittant le sanctuaire, ils nous ont remis une somme de cinq cents francs pour la chapelle de saint Jean-Baptiste, patron du Canada. Nos meilleurs vœux accompagnent les pieux pèlerins, et nous les avons chargés d'exprimer notre reconnaissance et notre affection à nos frères du Canada."

Le lendemain, dimanche, 22 juillet, nous assistons à la sainte messe à Notre-Dame des Victoires. Cette église est surtout remarquable par les *ex-voto* qui couvrent presque toute la muraille. On y voit une foule de médailles, cocardes, épaulettes, etc., offertes par les militaires les plus distingués, qui sont venus là dans ce pieux sanctuaire, témoigner leur reconnaissance à la très-sainte Vierge pour des faveurs obtenues.

A neuf heures du matin, nous étions à la gare d'Orléans, en route pour Tours. En passant à Orléans, nous saluons une des grandes figures de la France monarchique, l'illustre Jeanned'Arc.

La campagne est très belle, et plusieurs châteaux qui dominent le haut de riantes collines nous indiquent la résidence de la vieille noblesse française.

A deux heures et demie nous arrivons à Tours, où nous sommes reçus par le révérend M. Balzeau, prêtre de la sainte Face, qui nous invite à visiter l'oratoire de monsieur Dupont (surnommé le saint homme de Tours.) Tous sont heureux et fiers de se rendre à cette aimable invitation, et se réunissent dans la maison de monsieur Dupont, devenue aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Le révérend M. Janvier, prêtre de la sainte Face, doyen du chapitre de la cathédrale, nous donna l'instruction. En voici le résumé. Il prit pour texte ces paroles : "Empressez-vous de venir vers la sainte Face, et rendez-lui vos hommages." C'est bier, dit-il, ce que vous faites, chers et pieux pèlerins du Canada. Vous avez traversé les mers pour venir dans ce vénéré sanctuaire réchauffer votre amour pour la Face adorable de Notre-Seigneur. Je vous félicite de tout mon cœur de cette démarche, qui me réjouit beaucoup, et qui vous honore.

"Vous êtes ici dans la chambre même de monsieur Dupont. C'est ici que, par sa foi ardente, il a opéré tant de miracles. Vous en avez des preuves éclatantes dans ces *ex-voto* que vous voyez suspendus près de cet autel.

"Vous voyez la sainte Face qu'il a placée lui-même, et devant laquelle depuis trente-un ans brûle cette lampe.

"Vous voyez aussi sa bible avec une lampe qui se consume devant elle depuis le même temps. C'est dans ce livre qu'il s'inspirait, qu'il puisait la science qui fait les saints."

Il termina en nous rappelant plusieurs traits touchants de la vie du saint homme. Il nous invita chaleureusement à propager la dévotion à la sainte Face dans notre pays, et nous bénit avec grande effusion de cœur.

Notre directeur chanta le salut, et remercia chaudement ces vénérables prêtres qui nous recevaient avec tant de bonté. Il nous invita à demander pardon à la Face adorable de Notre-Seigneur des peines que nous aurions pu lui causer. Retrempons-nous, nous dit-il, dans ce sanctuaire béni, afin de nous rendre heureusement au terme de notre pèlerinage. Nos larmes coulèrent en abondance durant tout le temps que nous passâmes dans ce lieu vénéré. C'était le commencement des émotions.

Le révérend père nous conduisit dans le jardin de monsieur Dupont. De là, nous passâmes au Carmel, où nous vîmes un tableau miraculeux de la très-sainte Vierge. Durant la révolution, les sœurs furent chassées de leur couvent et le temple profané. Quelques jours après la restauration, on surprit des larmes qui coulaient sur ce même tableau, des yeux de la très-sainte Vierge.

C'est dans le caveau de cette chapelle que reposent les restes de la sœur Marie de Saint-Pierre, qui eut tant de rapports avec le vénéré monsieur Dupont.

A peu de distance se trouve l'ancien couvent des Ursulines, qui sert aujourd'hui de petit séminaire. Nous le traversâmes pour nous rendre au jardin, et là nous eûmes le bonheur de nous agenouiller dans une petite chapelle où la bienheureuse mère de l'Incarnation allait souvent prier. C'est dans ce lieu même, que le bon Dieu lui inspira la pensée d'aller au Canada pour y exercer son zèle. Nous vîmes aussi la maison où naquit la bienheureuse.

Mr Martineau annonça la messe du lendemain pour sept heures ; mais longtemps auparavant, quelques pèlerins se dirigeaient de ce côté afin d'épancher leur cœur dans ce temple vénéré. Il y eut plusieurs messes, communion générale, et bénédiction du saint Sacrement.

Le révérend M. Janvier fit ensuite les onctions d'huile telles que les faisait monsieur Dupont, et nous fit visiter en détail la chapelle et tous les appartements, où nous lisons plusieurs inscriptions, parmi lesquelles je citerai les suivantes :

(Sur le premier battant de la porte d'entrée) :

" Ici la sainte Face de Notre-Seigneur a été, pendant vingt-cinq ans, vénérée et glorifiée en toutes manières par un fervent serviteur de Dieu, mort en odeur de sainteté, le 18 mars 1876."

(Porte de la sacristie) :

" Ici, par la vertu des onctions de l'huile de la sainte Face, et des prières du serviteur de Dieu, beaucoup d'infirmes et de malades ont été soulagés et guéris."

(Panneau de la sainte Face) :

" Ostende Faciem tuam et salvi erimus."

(Ps. LXIX, 20)

" Ici, pour la première fois, le mercredi saint de l'année 1851, a été exposée publiquement, et honorée d'une lampe devant brûler à perpétuité jour et nuit, une image authentique de la sainte Face venue de Rome, et remise par le Carmel de Tours, en souvenir des communications divines faites à une pieuse fille de sainte Thérèse, morte en odeur de sainteté, le 8 juillet 1848."

(Panneau II des pilastres) :

" Ici la mort prématurée d'une fille unique et chérie a été accueillie par un père chrétien avec une expression de joie surnaturelle, qui a fait l'admiration des anges et des saints."

(Dans le même panneau) :

" Ici, a été conçue la première pensée de l'établissement des petites sœurs des pauvres de Tours, et de l'œuvre de l'adoration nocturne du très saint Sacrement par les hommes."

(Chambre dite des miracles, au-dessous de la discipline de monsieur Dupont) :

" Ici, le serviteur de Dieu se macérait secrètement par de rudes et sanglantes flagellations."

(A droite.—Au-dessous d'un groupe de béquilles) :

“ Ici, le serviteur de Dieu mettait en dépôt les béquilles et les bâtons que lui laissaient ou lui envoyaient les malades et les boiteux guéris.”

(A gauche.—Au-dessous d'un groupe semblable) :

“ Ici, sur la recommandation du serviteur de Dieu, les malades se faisaient eux-mêmes des onctions, à la suite desquelles ils se sentaient guéris ou soulagés.”

(Chambre mortuaire de monsieur Dupont) :

“ Ici, le serviteur de Dieu, longtemps cloué par la souffrance, muni des sacrements de l'Eglise, et victorieux du démon, s'est endormi dans la paix du Seigneur, le 18 mars 1876, en prononçant ces dernières paroles : Que j'expire altéré de voir la Face désirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.”

En quittant ce lieu vénéré, tous désiraient emporter avec eux un petit souvenir. Notre directeur aurait même commis un pieux larcin, si le bon monsieur Janvier ne se fût rendu à son désir. Il s'agissait d'une petite statue de saint Joseph, que monsieur Dupont avait longtemps vénérée durant sa vie; et que le cher directeur voulait apporter au pays. Le Révérend M. Janvier se laissa vaincre par ses instances et lui dit : “ Eh ! bien ! c'est bon, je ne puis rien refuser aux Canadiens.”

Cette statue se voit actuellement à Notre-Dame, au-dessous du cadre de la sainte Face, près de l'autel de Sainte-Anne.

A dix heures du matin, nous montons en voiture pour aller visiter d'abord la chapelle provisoire de Saint-Martin, où se trouve son tombeau.

Par une faveur toute spéciale, nous avons encore la bénédiction du très saint Sacrement, et nous vénérons ensuite les reliques de ce grand saint.

De là nous nous rendons au cimetière où reposent les restes de monsieur Dupont, près de sa mère et sa fille. En un instant, la tombe est couverte de fleurs, et chacun s'empresse de prendre soit une feuille, ou un brin d'herbe, en souvenir de ce grand serviteur de Dieu.

Terminons ce que nous avons dit sur la sainte Face et son dévot serviteur, en citant les aimables paroles que le directeur des Annales de la sainte Face a daigné écrire à notre sujet dans son bulletin mensuel du mois de septembre.

“ Parmi les faits intéressants accomplis pendant le mois dernier, nous citerons d'abord le pèlerinage du Canada. Environ cinquante pèlerins, accourus de ces lointains parages pour visiter les principaux sanctuaires de France et d'Italie, sont venus, après avoir traversé Londres et Paris, déposer devant la sainte Face le témoignage de leur vénération et de leur amour. Nous sommes encore tout embaumés du parfum d'édification que nous ont laissé ces intrépides voyageurs du Nouveau-Monde. La race canadienne, d'origine française, a gardé la belle langue, les nobles traditions, les mœurs pures et surtout la foi vive et

sincère de notre vieille France. La vie de M. Dupont a fait des merveilles parmi eux : tel et tel de leurs prêtres et de leurs fidèles savent l'histoire du saint homme de Tours dans ses moindres détails et aussi bien que nous. Un laïque de Montréal, à son exemple, a formé le dessein, il y a deux ans, de fonder l'Adoration nocturne des hommes ; on compte actuellement deux cents adorateurs qui font deux nuits par semaine. La diffusion des grandes images de la sainte Face, semblables à celles de notre oratoire, tient du prodige, il en a été répandu depuis dix-huit mois plus de deux cent mille. Les vénérables sulpiciens qui les accompagnaient, MM. Martineau et Vacher, nous ont assuré que cette dévotion entre d'elle-même dans les âmes, et qu'elle produit des grâces et des conversions parfois étonnantes. Un zéléteur de ce noble pays a eu l'idée de réunir, en un volume manuscrit, tous les faits miraculeux accomplis depuis deux ans, rédigés en bonne et due forme, attestés et signés au moins par trois témoins. Le même zéléteur, docteur médecin à Montréal, avec une confiance illimitée digne de M. Dupont, s'est engagé à nous apporter un volume semblable d'ici à deux à trois ans.

“ A peine arrivés à Tours, les pèlerins canadiens s'étaient dirigés vers la sainte Face, où, prévenu par un télégramme spécial, M. le directeur les attendait ; il leur a souhaité cordialement la bienvenue, un salut solennel a été chanté par leurs voix mâles et vibrantes ; puis, avant la tombée de la nuit, ils couraient, sous la conduite d'un prêtre de la sainte Face, visiter la pierre tombale de la sœur Saint-Pierre, la chapelle Saint-Joseph du petit Séminaire, si pleine des souvenirs de leur illustre et bienheureuse Marie de l'Incarnation, et enfin à côté de la manufacture de M. Léopold Lohin, une petite maison où la tradition veut que soit née la sainte et courageuse apôtre du Canada.

“ Le lendemain de bonne heure, ils reviennent à la sainte Face entendre la messe dite par le directeur du pèlerinage, qui leur adresse une chaude et éloquente exhortation ; la plupart voulurent se faire oindre le front avec l'huile de la lampe. Et avec quelle pieuse avidité et quel saint respect ils visitèrent une seconde fois tout ce qui avait servi à M. Dupont ! Merci à ces incomparables pèlerins d'outre-mer ! Que la divine Face de Jésus qu'ils aiment si ardemment les guide, les soutienne, les ramène sains et saufs à leurs foyers ! L'étroite union contractée avec eux par des liens sacrés restera indissoluble.”

Monsieur le directeur nous invita ensuite à passer au couvent de Marmoutier. Ce couvent, dont l'origine remonte au IV^e siècle, est maintenant occupé par la communauté du Sacré Cœur.

Il rappelle le souvenir du grand thaumaturge des Gaules

saint Martin, de saint Patrice, le patron de nos frères d'Irlande, et de plusieurs autres grands serviteurs de Dieu qui vécurent dans cette retraite, entr'autres les Sept Frères Dormants.

“ Ces Sept Frères Dormants, disent D. Martène et Mabillon, étaient sept religieux, lesquels, après s'être sanctifiés par les exercices de la pénitence dans nos rochers, tant durant la vie de saint Martin que sous Gualbert et Aicandre, moururent tous sept le même jour, et qui, après leur mort, parurent si beaux et si vermeils, qu'on les aurait pris plutôt pour des dormants que pour des morts ; ce qui donna occasion à leurs confrères et à tous ceux qui furent témoins de cette merveille de les appeler Dormants. Ils furent tous enterrés dans l'oratoire, où ils avaient coutume de faire leurs prières, qui est creusé dans le roc.”

Nous eûmes le bonheur de nous agenouiller dans ce lieu qui était bien propre à nous faire penser aux catacombes que nous allions bientôt visiter.

“ Voici le lieu le plus vénérable de mon diocèse,” disait monseigneur Guibert, alors archevêque de Tours, en désignant, parmi les roches illustres de Marmoutier qu'il visitait, la crypte et les derniers vestiges de la chapelle de Notre-Dame des Sept-Dormants. Recueillie par les nobles filles de la vénérable mère Barat, à qui la Providence a légué, depuis quelque trente ans, l'héritage glorieux des débris de la maison de saint Martin, cette grave parole a porté ses fruits. Non contentes de garder avec un religieux respect les grottes saintes, unique reste du sanctuaire disparu, les dames du Sacré Cœur ont relevé l'oratoire, rétabli l'autel autour duquel se groupent tant et de si précieux souvenirs, rendu au culte, à l'amour des fidèles, ce creux de rocher qui est bien, à certain point de vue, le lieu le plus vénérable du diocèse de Tours, si riche pourtant en lieux marqués par la vie, la mort, les miracles ou les œuvres saintes des amis de Dieu.

L'Eglise ne pouvait confier ces pieuses reliques du passé à des mains plus discrètes, plus intelligentes, plus généreuses. Grâce à leur zèle et à leur piété, ces ruines précieuses ne périront pas tout entières.

Avant de sortir de cette pieuse enceinte, recueillons un petit trait raconté par D. Martène sur la manière dont se pratiquait le culte des morts à Marmoutier :

“ L'abbaye de Marmoutier, écrit-il, croissait de jour en jour en renom ; le nombre des religieux augmentait à proportion, et leur ferveur était si grande qu'elle attirait de tous côtés la bénédiction du Ciel. Ils se distinguaient surtout par leur piété envers le divin sacrifice, de nos autels, en sorte que, dès la pointe du jour jusqu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire au moins jusqu'à midi, et le plus souvent jusqu'à trois heures, ils ne cessaient de célébrer des messes, mais avec une pureté d'anges,

dont on dit que les âmes du Purgatoire étaient extrêmement soulagées.”

De Marmoutier, nous revenons à la cathédrale de Tours que nous visitons en passant et à deux heures et un quart de l'après-midi, nous prenons le convoi à destination de Lourdes.

Mardi, 24 juillet, sept heures du matin. Nous apercevons les Pyrénées, dont les sommets sont encore couverts de neige. Nous arrivons bientôt à Tarbes ; une heure après nous étions au but de notre pèlerinage.

Salut, rocher de Massabielle ! Salut, Immaculée Conception ! L'allégresse des pèlerins est à son comble. De tous côtés on n'entend que le cri de Lourdes ! Lourdes ! s'échapper de toutes les poitrines, et après vingt heures d'emprisonnement dans les chers compartiments des wagons, nous ressentons à peine les fatigues du voyage, tant notre joie est grande ! Les arrangements pour les hôtels étant terminés, nous descendons immédiatement à la Grotte, et de là nous montons à la Basilique.

Le révérend M. Moyen, Ptre S. S., ayant appris qu'un pèlerinage canadien se rendait à Lourdes, était venu exprès de Lyon pour nous rencontrer. Il est heureux de nous voir tous, et quelques élèves du collège de Montréal en particulier qu'il reconnaît et embrasse comme un bon père.

Il est dix heures, la messe commence à la Basilique. Les pèlerins n'avaient pris aucune nourriture depuis la veille, afin d'avoir le bonheur de s'approcher de la Table sainte. Ils avaient une dette de reconnaissance à payer. Le vénéré supérieur de Saint-Sulpice le leur avait dit à leur départ.

Durant les intervalles de nos exercices, chacun allait selon sa dévotion et ses goûts à la Basilique, à la Grotte, à la Piscine, ou dans la campagne de Lourdes, qui est très belle.

Celui qui écrit ces lignes eut le bonheur d'aller avec un ami visiter la maison où naquit Bernadette. Nous eûmes tous deux la consolation de converser avec cette famille privilégiée. On conserve dans la famille une lettre écrite par Bernadette à son frère quelque temps après sa profession. En voici une copie prise dans sa chambre, sur sa table même :

J. M. J.

“ Nevers, le 7 octobre 1878.

“ Mon cher frère,

“ Notre vénérée mère générale, en me remettant ta chère lettre m'aurait presque grondée de t'avoir laissé aussi longtemps sans te donner des nouvelles de ma santé. Je suis heureuse de pouvoir te dire que mes forces reviennent peu à peu. Je suis encore un peu boîteuse. Il y a trois mois que j'ai abandonné les béquilles. Ne te tourmente pas, ça n'est rien de grave.

“Tout simplement une douleur sciatique au genou, qui m’a fait un peu souffrir, c’est vrai, mais c’est passé.

“Cher ami, je ne veux pas laisser partir ma lettre sans te faire part de mon bonheur. J’ai eu l’insigne faveur d’être admise à faire mes grands vœux de religion le 15 septembre, jour consacré aux Sept douleurs de la très-sainte Vierge. Je suis bien indigne d’une grâce si grande. Aide-moi par tes prières à remercier un peu Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. Voici la raison pour laquelle je vous écris si rarement : il m’a été dit que mes lettres couraient partout ; cela m’a fait de la peine, et si la même chose se renouvelle, je n’écrirai plus à personne.

“A propos de tes larmes, je te dirai qu’en lisant ta lettre, j’ai eu la même faiblesse que toi, j’ai été obligée d’avoir recours à mon mouchoir, tu vois que je comprends ce que ton cœur éprouve. Allons, cher ami, un peu de générosité de part et d’autre. Si le bon Dieu demande le sacrifice de ne plus nous revoir sur la terre, faisons-le avec joie.

“Je te prie d’offrir l’hommage de mon profond respect à monseigneur, en priant Sa Grandeur de vouloir bien agréer mes remerciements pour le grand intérêt qu’elle daigne te porter. Adieu, cher frère, je te quitte en t’embrassant bien affectueusement.

“Ta toute dévouée sœur qui te donne rendez-vous auprès des cœurs sacrés de Jésus et de Marie.

“ (Signé) SŒUR MARIE BERNARD SOUBIROUS.

“N. B.—Je joins à ma lettre un petit Sacré Cœur que j’ai fabriqué, porte-le sur toi.”

Dans cette lettre il y a trois faits saillants. D’abord la résignation dans les souffrances, le plus entier dévouement au service de Dieu, et un grand respect pour les supérieurs.

Avec ces trois vertus, on va loin. Que dis-je ? on se rend au ciel, car après tout c’est par ce chemin que sont passés ceux qui nous ont devancés.

Revenus à la Grotte nous rencontrons un vénérable septuagénaire, monsieur Mourziat, qui, apprenant que nous sommes des pèlerins canadiens, nous invite à passer chez lui. Il a cinq enfants ; un fils, qui est chez les Carmes, et quatre filles, dont deux sont Carmélites ; les deux autres demeurent avec lui et paraissent mettre tout leur bonheur à rendre leur père heureux.

Il possède, comme il le dit lui-même, un trésor, c’est le Christ de Charles Quint que nous eûmes l’avantage d’examiner. Il est en ivoire fin, et peut avoir à peu près deux pieds et demi de hauteur. C’est un véritable chef-d’œuvre. Aussi monsieur Mourziat se propose-t-il d’en faire bientôt cadeau au Souverain Pontife.

Voici une poésie faite sur ce Christ par une de ses filles. Ce fervent chrétien sut, en nous la déclamant lui-même, nous communiquer son émotion, et nous faire verser des larmes.

Jour à jamais béni, jour heureux de ma vie,
Où l'image du Christ apparut à mes yeux.
Reste, ô doux souvenir, dans mon âme ravie,
Accompagne mes pas sur la route des cieux !

Quel génie, enfantant ce chef-d'œuvre admirable,
De ce vivant ivoire a fait parler les traits ?
Quel cœur a mesuré cet abîme insondable
De Jésus immolé lavant tous nos forfaits ?

Son regard fut témoin du drame du Calvaire,
Ses yeux ont vu couler le sang de mon Sauveur :
Une céleste extase, une pure lumière
Lui dévoila Jésus et sa longue douleur.

Tu m'as tout retracé, sainte et divine image,
Les tortures du corps, les tourments de l'amour ;
Par toi j'ai tout compris, sa mort fut mon ouvrage ;
Que ne puis-je à tes pieds expirer à mon tour !

Venez et contemplez le triple rang d'épines
Ceignant ce front royal, perçant ce chef sacré,
Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
Implorant le pardon pour son frère égaré !

Qui donc nous redira le langage sublime
De son regard mourant et porté vers les cieux ?
O céleste douceur ! ô douloureux abîme,
Où l'amour de Jésus se révèle à nos yeux !

Oh ! laisse-moi baiser sur ta face livide
Ces vestiges cruels d'un soufflet infamant ;
Je ne m'abuse pas, c'est ma main déicide
Qui t'infligea, mon Dieu, cet odieux tourment !

Dans sa bouche entr'ouverte, ô langue desséchée,
Tu murmures encore : J'ai soif, soif de ton cœur ;
Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai cette épaule blessée,
Que déchira pour moi le fardeau de la croix ;
Toujours je la verrai cette main transpercée,
Qui semble me bénir pour la dernière fois.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées,
Le Prophète l'a dit ; tous ses os sont comptés,
Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées
Et le sang à longs flots coule de tous côtés.

Laisse-moi m'abreuver à cette source pure
Qui jaillit, ô Jésus, de ton cœur adoré,
Je veux, collant ma lèvre à ta large blessure,
Savourer à longs traits ce breuvage sacré.

Va donc, ô Dieu victime, où ton amour t'appelle,
Subjuguer à la fois et l'orgueil et l'erreur,
Calmer le repentir, charmer le cœur fidèle
Confondre dans tes bras le juste et le pécheur.

Mais en quittant ce toit, tu vois couler nos larmes,
Que ne puis-je, ô Jésus, te suivre pas à pas ?
Te montrer en tous lieux et révéler tes charmes
A ce monde insensé qui ne te connaît pas ?

Je ne te verrai plus, effigie adorable ;
Mes regards attristés te chercheront en vain....
Mais non, tu m'as laissé l'empreinte ineffaçable
De ton image sainte, ô crucifix divin.

Partout tu m'apparais, partout je te contemple,
Ta croix, à mon réveil, se dresse devant moi,
Dans mon humble cellule et surtout dans le Temp'le
Où mon âme, ô mon Dieu, s'épanche devant toi.

Que j'expire à tes pieds, si jamais je t'oublie,
Si je ne vois tes traits jusqu'au dernier soupir.
Ah ! du calice amer pour moi tu bus la lie,
Pour toi, mon doux Jésus, je veux vivre et mourir.

Pour moi sur cette terre il n'est plus qu'un delice :
Répandre ton amour, partager ta douleur ;
Loin de moi le plaisir : amour et sacrifice !
Tel est, ô Dieu souffrant, le seul cri de mon cœur.

Cloue à ta croix ce cœur, couronne-moi d'épines,
C'en est fait, mon Jésus, oui, tout est consommé.
Mon Dieu, je me remets entre tes mains divines,
A toi seul j'appartiens, à toi j'ai tout donné.

Tout : mon âme et mon corps, oui, tout, ma vie entière,
Les gouttes de mon sang, mon esprit et mon cœur,
Ma famille chérie, et mes sœurs et ma mère,
Et mes jours d'amertume et mes jours de bonheur.

Ah ! donne-moi ta croix ; c'est ma seule richesse,
C'est là tout mon trésor, ô sainte pauvreté ;
Sur mon cœur défaillant, que toujours je la presse,
Pour te la rendre au jour de ton éternité.

Dans l'après-midi, nous nous rendions à la basilique où le révérend père Fourtou nous souhaitait la bienvenue dans les termes les plus sympathiques, et de là nous allions, processionnellement et en chantant, à la Grotte, où la Vierge Immaculée apparut dix-huit fois consécutives à l'humble Bernadette.

En foulant cette terre sanctifiée par le passage de la Mère de Dieu, on éprouve des émotions impossibles à décrire ; il semble qu'on est plus près du ciel ! Notre directeur sut trouver comme toujours dans son cœur de prêtre des pensées propres à augmenter notre confiance envers cette auguste et tendre Mère qui a été si prodigue de ses bienfaits dans ce lieu béni.

Tous les jours nous avons eu le bonheur d'entendre la sainte messe. Le lendemain de notre arrivée, plus de six cents pèlerins de Villefranche en Rouergue venaient se joindre à nous. Dans l'après-midi, nous montions au Calvaire, et peu de temps après nous étions confondus avec nos frères de France, qui se rendaient processionnellement à la basilique. C'était l'heure des vêpres, que nous chantâmes en chœur ; nous étions heureux de mêler nos voix à celles de ces bons et fervents paysans, pour chanter ensemble les gloires de notre Mère commune. L'instruction fut donnée par le révérend M. Latieule, et la bénédiction du très-saint Sacrement par notre directeur.

Le soir, nous récitons le chapelet à la Grotte, où nous allions être témoins d'une démonstration d'un nouveau genre ; c'était une procession aux flambeaux. — La basilique, qui se trouve à une hauteur de près de cent pieds au-dessus de la Grotte était toute resplendissante de lumière. Les pèlerins français, qui nous précédaient, chantaient des cantiques à la très-sainte Vierge et nous alternions. De retour à la statue de la très-sainte Vierge, qui se trouve en face de la basilique, la procession s'arrêta. Là, on pria monsieur notre directeur d'adresser la parole. Nous ne nous attendions pas à cet honneur, et lorsque nous le vîmes monter sur l'estrade, nos cœurs battaient plus fort, tant nous étions heureux de l'entendre dans cette circonstance. Il fut court, mais plein de foi, de religion et de patriotisme ; c'était le Canada qui embrassait la France dans l'étreinte la plus fraternelle ! Aussi, après ce discours, tous lui donnèrent une cordiale poignée de main, et les échos des rochers Massabielle répétèrent ce cri du cœur : Vive la France ! vive le Canada ! vive le Rouergue !

Le lendemain, nous portions processionnellement à la Grotte, en chantant un cantique à la très-sainte Vierge, un magnifique tableau, don des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ce tableau représente une lyre ; sur chaque corde sont inscrits les noms des religieuses ; au-dessus, les montants portent les noms du cardinal Simeoni, des évêques du Canada et de toutes les religieuses. Au-dessus de la lyre est une banderolle portant ces mots : "Magnificat anima mea Dominum." Au centre, se trouve une vue de la maison mère exécutée de la manière la plus artistique. Il fera bonne figure auprès de la bannière envoyée par le Canada.

Le révérend M. Vacher fit l'instruction. Ses premières paroles furent celles de la reconnaissance pour sa guérison obtenue à la suite d'une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, le jour même de la fête de l'Immaculée Conception ; il rappela en peu de mots les diverses phases de notre pèlerinage depuis l'appel du révérend M. Martineau, et termina en appelant les bénédictions du ciel sur la France coupable, sur le

Canada plus fidèle, sur les familles et toutes les œuvres de notre pays.

Notre directeur offrit ensuite une aumône pour la future église du Rosaire, en voie de construction ; c'est la troisième. La première partait de la France, et la seconde, de l'Italie. Il remit en même temps un cœur d'or envoyé par les Sœurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, renfermant les noms de tous les membres de la communauté. Le lendemain, nous avons un merci à dire à la très-sainte Vierge pour les grâces abondantes que nous avons reçues dans ce lieu béni. Tous furent fidèles au rendez-vous, et nos cœurs reconnaissants adressèrent à Marie une dernière prière.

III

DE LOURDES A ROME.

Plusieurs de nos chers compagnons ne vinrent pas à Rome. Habitué que nous étions à vivre ensemble comme les membres d'une seule et même famille, il nous faisait peine de nous séparer.

Ce ne fut pas non plus sans verser des larmes que nous disions adieu à la Grotte et au revoir à nos bons amis.

A dix heures du matin, nous partions pour Rome en suivant toujours les Pyrénées.

En arrivant à Toulouse, nous avons la douleur de nous séparer de notre vénéré directeur, le révérend M. Martineau, qui va revoir sa famille, qu'il n'a pas vue depuis plusieurs années. Nous allons le saluer et le remercier de toute la peine qu'il s'est donnée pour nous faire profiter de notre pèlerinage. Nous lui serrons la main avec regret, et nous partons. A dix heures du soir seulement, nous arrivons à Cette, où nous passons la nuit.

Le lendemain (28 juillet), nous assistons à la messe à l'église saint Joseph, qui se trouve à peu de distance de notre hôtel. A sept heures et demie du matin, nous partons pour Marseille, où nous arrivons à quatre heures. Nous descendons à l'hôtel du Louvres, où nous ne faisons qu'une petite halte. Nous allons tout de suite visiter "Notre-Dame de la Garde", belle et grande église construite sur une hauteur de (deux cents mètres) six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est le plus beau point de vue sur la ville et ses environs. Cette église possède une statue miraculeuse de la très-sainte Vierge et de nombreux *Ex-voto* offerts par des personnes sauvées des périls de la mer ou de maladies mortelles.

Marseille est une ville de commerce des plus considérables et

compte aujourd'hui près de trois cent cinquante mille habitants.

En descendant de la colline, nous nous dirigeons vers le cours de Belzunce, promenade ombragée, animée et bruyante, à l'extrémité méridionale de laquelle s'élève la statue de l'héroïque prélat de Marseille. Elle porte pour inscriptions : "A Mgr de Belzunce, pour perpétuer le souvenir de sa charité et de son dévouement durant la peste qui désola Marseille en 1720."

Mais bientôt il nous faut mettre fin à notre agréable promenade, il est sept heures du soir. Une table copieusement servie nous attend, et, Dieu merci, nous savons y faire honneur. Après le souper, nous fumons la cigarette, c'est la coutume du pays ; nous causons un peu des incidents du voyage, et à onze heures chacun se retire dans ses appartements retremper ses forces pour le lendemain, qu'il nous faudra passer encore en chemin de fer.

Dimanche, 29 juillet, nous avons la messe à six heures à l'église saint Vincent de Paul, et à sept heures trois quarts nous nous dirigeons du côté de l'Italie. Plusieurs congréganistes récitent leur office afin de se joindre à leurs chers confrères de Montréal. Toujours autant que possible, nous faisons sans respect humain nos exercices de piété.

Nous traversons une très belle campagne, et nous admirons en passant les sites pittoresques de Cannes et de Nice. Construites sur le penchant de belles collines et baignées par la mer, elles offrent un coup d'œil ravissant. Aussi sont-elles très fréquentées par les grands personnages de Paris et de Londres.

A cinq heures, nous laissons le territoire français, et une demi-heure plus tard, nous débarquons à Ventimille, forteresse de la frontière d'Italie. Là, nous avons le plaisir de faire connaissance avec les douaniers italiens. En hommes consciencieux, ils soumettent tous les pèlerins à un examen des plus minutieux, pèsent les objets de piété, sur lesquels ils imposent des droits, de même que sur le tabac et les cigares. Ils vont plus loin, ils confisquent quelques articles, comme des fruits, des parfums, etc... Une véritable société de garibaldiens, comme les appelait notre président. Après ce procédé, qui n'était pas de nature à nous donner de bien bons souvenirs des Italiens, nous partons pour Gènes, où nous arrivons à onze heures un quart du soir, après quinze heures de marche.

Nous causons ensemble sur notre brillante réception de Ventimille, et, après avoir échangé des paroles de consolation, nous nous retirons dans nos appartements.

"Lundi, 30 juillet."— Il est six heures. Le bruit des voitures, les cris perçants des colporteurs de journaux et des marchands ambulants nous réveillent. Nous faisons une halte ici avant de partir pour Rome. A sept heures, nous entendons la sainte messe à l'église de Saint-Ambroise, dont l'intérieur (comme

le sont d'ailleurs toutes les églises d'Italie) est en marbre, en granit et en mosaïque. Cette église appartenait autrefois aux R. R. Pères Jésuites que l'impitoyable persécution a éloignés de ce lieu comme de tant d'autres.

Nous employons cette journée à visiter cette riche ville de Gênes, qui, par son site incomparable et ses nombreux palais de marbre, mérite pleinement le surnom de la *Superbe* qu'on lui a donné.

Gênes est aujourd'hui la première ville d'Italie, elle compte près de 140,000 habitants. La mer, les particularités d'un port méridional qui forme un hémicycle d'environ une lieue, et les souvenirs de sa puissance passée font de Gênes une des villes les plus attrayantes pour les touristes. Mais pour nous, pèlerins, les monuments religieux étaient surtout le point de mire de notre légitime curiosité. "*Saint-Laurent*", la cathédrale de Gênes a été construite en 1100. Elle a été restaurée plusieurs fois dans la suite, de sorte qu'on y remarque trois sortes de styles : roman, gothique et renaissance. On conserve à la sacristie le vase dont Jésus s'est servi durant la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie a recueilli le sang du Sauveur. On vénère aussi à l'autel Saint-Jean-Baptiste le tombeau de ce grand saint qui contient ses cendres, un de ses doigts, et la chaîne qui l'a retenu captif dans sa prison. Dieu merci, nous avons eu assez de patriotisme pour penser à notre pays, et nous avons prié et baisé avec amour les reliques de notre saint patron.

Dans l'après-midi, nous visitons l'église des Capucins, "*L'Annonciation*." Elle date de 1587. Elle a la forme d'une croix, est à trois nefs, à voûte en berceau reposant sur douze colonnes cannelées de marbre rouge, incrustées et à coupole, le tout richement décoré de dorures, de peintures et de tableaux ; les dorures seules coûtent trois cent mille francs ; c'est la plus brillante église de Gênes. Nous nous dirigeons ensuite vers le cimetière, ou, comme les Italiens l'appellent le "*Campo Santo*." Il y a là des monuments qui nous étonnent, tant par le goût artistique qui y a présidé, que par une richesse prodigieuse. Celui du marquis de Tagliacarno en particulier a coûté quatre-vingt mille francs. On dit que ce cimetière est le plus beau du monde.

En revenant à notre hôtel, nous passons par la "*piazza aquaverde*" où la patrie reconnaissante a érigé une statue à Christophe Colomb. Le célèbre navigateur est représenté appuyé sur une ancre, ayant à ses pieds l'Amérique à genoux. Ce monument, entièrement en marbre, est entouré de quatre statues allégoriques : la Religion, la Science, la Force et la Sagesse. Vis-à-vis de la statue est le palais de Colomb, avec ces mots "*Christoforo Colombo Genovese scopre l'America*." Contents de notre

journée, nous retournons à l'hôtel, pour y préparer nos malles.

Les omnibus nous attendent pour nous conduire à la gare ; nous partons pour Rome.

“ Mardi, 31 juillet.”—A sept heures du matin, nous entrons à Rome bien fatigués. Nous descendons chez madame Colaneri, dont la sollicitude pour les Canadiens est déjà bien connue.

“ Il serait impossible de dire ce qu'on éprouve lorsque Rome apparaît tout-à-coup.....La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux-fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.” (Châteaubriand).

Ces paroles de l'illustre écrivain se sont réalisées à la lettre pour les pèlerins du Canada, qui reconnaissent surtout dans cette ville la Rome chrétienne, la ville des papes. Il est mort le grand Pie IX, cet homme vénérable qui illustra l'Eglise et édifia le monde entier ; mais la papauté vit encore.

“ Lumen in Cœlo.”—Il est venu une lumière du ciel. Léon XIII est sur la chaire de Pierre, d'où il enseigne avec sagesse et fermeté le monde catholique. Que dis-je ? Il fait l'admiration de toutes les nations. C'est vers le siège apostolique que nos regards se portent. C'est Saint-Pierre et le Vatican qui attirent nos cœurs.

Le temps est beau, la chaleur moins intense que d'habitude, dit-on. Nous avons donc l'avantage de visiter beaucoup sans trop nous fatiguer.

La première église que nous avons visitée dans la Ville Eternelle, c'est, si ma mémoire est fidèle, l'église de Saint-Ignace. Quoi de plus naturel, c'était sa fête ! Grande illumination, beau chant, belle musique, bonne impression. Cette église, qui est jolie, appartient aux R. R. Pères Jésuites, et a été construite aux frais du cardinal Ludovisi. Elle date de 1675. Dans l'après-midi, nous nous dirigeons vers Saint-Pierre.

La place Saint-Pierre se compose d'un carré devant lequel s'étend un espace ovale entouré de colonnades. Elle est longue de trois cent quarante mètres (mille vingt pieds) jusqu'au portique de l'église, et sa plus grande largeur est de deux cent quarante mètres ou sept cent vingt pieds. Deux cent quatre-vingt quatre colonnes et quatre-vingt-huit piliers forment trois galeries ; celle du milieu est assez large pour laisser passer deux voitures de front. La balustrade, c'est-à-dire le haut de ces colonnes, est ornée de cent soixante-deux statues de saints. L'ensemble, d'un effet des plus imposants, forme une entrée digne de la plus vaste église du monde. En face de Saint-Pierre, le grand obélisque. Des deux côtés s'élèvent deux belles fontaines, hautes de quarante-deux pieds. Au bout de la colonnade

de droite se trouve l'entrée du Vatican. Nous en parlerons plus tard.

“Saint-Pierre”, comme on le sait, est la plus grande église du monde ; elle mesure en longueur six cent trente-trois pieds ; en hauteur, jusqu'au sommet de la croix, cinq cents pieds ; en largeur, six cent quatre-vingt-dix pieds. Cette basilique compte trente autels et cent quarante-huit colonnes. A la fin du XVII^e siècle, les frais de construction avaient dépassé la somme de deux cent trente-cinq millions de francs ; les frais d'entretien sont évalués à cent quatre-vingt mille francs par an. La nouvelle sacristie, construite par Pie VI, a coûté quatre millions et demi de francs.

La coupole repose sur quatre énormes piliers de deux cent treize pieds de tour, dont les niches renferment des statues hautes de quinze pieds. Sous la coupole s'élève un baldaquin précieux, en bronze, supporté par quatre colonnes torsées, richement doré. Sa hauteur, avec la croix, est de quatre-vingt-sept pieds. Sous ce baldaquin se trouve placé le maître autel, où le pape seul dit la messe les jours de grande fête. Cet autel s'élève immédiatement au-dessus du tombeau de saint Pierre. La confession ou crypte, construite sous Paul V, est entourée de quatre-vingt-neuf lampes toujours allumées. Un double escalier de marbre conduit au fond du caveau. Des portes en bronze doré ferment la niche qui contient le sarcophage du prince des apôtres. Entre les deux escaliers, la statue de Pie VI en prières. Nous avons eu le bonheur d'entendre la messe et de faire la sainte communion au tombeau des saints apôtres.

A côté de saint Pierre se trouve le Vatican, résidence actuelle de Sa Sainteté Léon XIII.

Ce palais, qui est le plus grand du monde, était primitivement une petite habitation des papes, qui a été dans la suite peu à peu agrandie. Aujourd'hui, le palais comprend vingt cours, et onze mille chambres, salles, chapelles, etc... Une petite partie seulement en est réservée au pape, le reste se compose de salles d'apparat, ou renferme les collections. L'entrée principale est à l'extrémité de la colonnade de droite de la place Saint-Pierre.

Nous visitons ensuite “*Le Colisée*”, nommé d'abord l'amphithéâtre Flavien, le plus grand de tous les théâtres, et l'un des édifices les plus remarquables du monde entier. Il fut achevé par Titus l'an 80, et il fut inauguré par des jeux qui durèrent cent jours et coûtèrent la vie à cinq mille bêtes féroces. Il pouvait contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs.

Benoit XIV (1758) fut le premier qui prit l'édifice sous sa protection, en le consacrant à la Passion de Jésus-Christ, à cause du sang des martyrs qui y avait coulé, et en y construisant des petites chapelles qui ont été démolies en 1874. Pie IX, de sainte et illustre mémoire, a fait rétablir les escaliers à l'intérieur. Le Colisée produit une impression indescriptible, surtout lors-

qu'on songe que des milliers de généreux chrétiens y sont tombés sous les dents des bêtes féroces pour confesser leur foi.

Nous arrivons profondément émus en face de l'un des souvenirs les plus sacrés de la Passion de Jésus-Christ, la *Scala Santa*. En effet, l'escalier saint est bien digne de la vénération de tous les chrétiens, puisqu'il a été gravi plusieurs fois par notre divin Rédempteur, et sanctifié par son précieux sang dans les dernières heures de sa vie. Ce saint escalier, transporté d'abord de Jérusalem à Rome par les soins de l'impératrice sainte Hélène vers l'an 326, et placé dans la basilique patriarcale de Saint-Jean de Latran, posé ensuite solennellement par Sixte V vers 1589 dans la chapelle appelée Sancta Sanctorum, célèbre dans tout l'univers, a toujours été très fréquenté par les fidèles de tout sexe et de toute condition, qui le gravissent dévotement et à genoux. Pour porter plus efficacement les fidèles à cet acte de piété, les papes saint Léon III et Pascal II ont accordé neuf années d'indulgences pour chacune des vingt-huit marches de la Scala Santa montée à genoux, avec un cœur contrit, et en priant ou en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pie VII (2 septembre 1817) déclara qu'on pouvait appliquer ces indulgences aux âmes du Purgatoire. Gagner ces deux cent cinquante-sept ans d'indulgence, c'était donc commencer la journée d'une manière bien précieuse pour nous et bien utile aux pauvres saintes âmes du Purgatoire.

En sortant de l'édifice qui contient la scala santa, on voit à gauche de l'autre côté d'une petite place la basilique de Saint-Jean de Latran, une des belles églises de Rome. C'est l'église mère de la chrétienté comme nous l'apprend l'inscription suivante qui se lit sur la façade principal "Mater et caput omnium ecclesiarum."

Saint-Jean de Latran fut, à partir de Constantin le Grand, la principale église de Rome. Cinq conciles importants ont été tenus dans cette église, en 1123, 1139, 1179, 1215 et 1512. L'église a cinq entrées ; celle de droite, la porte sainte, est murée et ne s'ouvre que l'année du Jubilé. Au maître autel, on conserve une table en bois, sur laquelle saint Pierre a offert plusieurs fois, dit-on, le saint sacrifice.

L'intérieur est divisé en cinq nefs. Le plafond est du dessin de Michel-Ange.

Sainte-Croix de Jérusalem passe pour avoir été construite par sainte Hélène en l'honneur de la croix du Sauveur, qu'elle avait retrouvée. Elle servit dès 433 aux séances d'un concile. Il y a là un couvent de l'ordre de Citeaux.

Là, dans une antique chapelle, sont précieusement conservées un grand nombre de reliques que nous avons eu le bonheur de vénérer ; ce sont :

Trois morceaux de la vraie croix.

Deux épines de la couronne de Notre-Seigneur.

Une partie de l'inscription

“ de la crèche.

“ du voile de la très-sainte Vierge.

“ du saint sépulcre.

Toute la partie transversale de la croix du bon larron.

La pierre qui cachait l'inscription.

Le doigt de saint Thomas.

Le corps entier de saint Théodore, et les reliques de quarante mille martyrs.

Sainte-Marie Majeure, la basilique libérienne, dite aussi Notre-Dame des Neiges, renferme la crèche de Jésus-Christ. C'est une des plus grandes et des plus anciennes église de la chrétienté. D'après une légende qui remonte au XIII^e siècle, la Vierge apparut la nuit même au pieux patricien Jean, et au pape Libère (366), et leur ordonna de lui élever une église là où il trouverait de la neige le lendemain matin, 5 août. L'édifice qu'ils construisirent fut remplacé par un autre sous Sixte III (440) qui l'appela Sainte-Marie-Mère-de-Dieu, en souvenir du dogme de la maternité divine, proclamé, peu de temps auparavant, au concile d'Ephèse, en 430. La nef principale, avec ses colonnes de marbre antiques et ses mosaïques date de cette époque.

En face des tombeaux des papes Paul V et Clément VIII, où se trouve aussi la famille Borghèse, on voit la statue de Pie IX dans l'attitude de la prière.

Sainte-Praxède, construite en 822 par Pascal I^{er} en l'honneur de sainte Praxède, fille de saint Pudent, qui donna l'hospitalité à saint Pierre, a été restaurée en 1450 par Nicolas V, et en 1832 et 1869 par Pie IX. On y remarque des mosaïques du IX^e siècle.

Là se trouve la colonne à laquelle le Christ fut attaché pour être flagellé.

Dans le bas-côté de gauche, on remarque sur le mur d'entrée une pierre sur laquelle couchait sainte Praxède.

Au même endroit, on voit une chaise, et une table sur laquelle saint Charles Borromée distribuait le pain aux pauvres. Un puits en marbre, au milieu de la nef principale, désigne la place où sainte Praxède recevait le sang des martyrs.

Saint-Laurent-hors-les-Murs s'élève à la place d'une église construite par Constantin sur les tombeaux du martyr saint Laurent et de sainte Cyriaca, et que Pélage II rebâtit en 578. Saint-Laurent est une église patriarcale, et l'une des “ sept basiliques de Rome ” que visitent les pèlerins. Sous Pie IX, de 1864 à 1870, elle fut soumise à une restauration complète. Les restes de Pie IX, de sainte mémoire, reposent en ce lieu. La plupart des pèlerins eurent le bonheur de s'agenouiller sur sa tombe, et de prier la très sainte Vierge pour celui qui l'avait tant aimée sur la terre.

A côté de l'église, s'étend un vaste cimetière. Il renferme dans la partie élevée un monument érigé en souvenir de la bataille de Mentana, ce qui m'explique le désir de Pie IX d'être inhumé en ce lieu. Il aimait tant ses chers zouaves !

L'église Saint-Pierre-aux-Liens fut construite en 422 par Eudoxie, épouse de Valentinien III, pour recevoir les chaînes de saint Pierre, qu'elle avait données à Léon Ier. Ce qui nous attirait surtout en ce lieu, c'était le désir de vénérer les chaînes dont saint Pierre fut chargé à Rome et à Jérusalem.

Saint-Louis-des-Français, l'église nationale des Français à Rome, a été consacrée en 1589. C'est une des meilleures églises de cette époque, d'un style harmonieux et non surchargé, à l'intérieur comme à l'extérieur. On y remarque le monument des Français tués au siège de Rome en 1849, et des fresques du Dominiquin tirées de l'histoire de sainte Cécile, un des chefs-d'œuvre de ce maître, représentant la sainte : à droite, distribuant des vêtements aux pauvres ; au-dessus, avec son fiancé saint Valérien et couronnée par des anges ; à gauche, souffrant le martyre et recevant la bénédiction du pape ; au-dessus, refusant de sacrifier aux faux dieux ; au plafond, arrivant au ciel. On y voit aussi un magnifique tableau de saint Louis et le baptême de Clovis.

La basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs édiflée en 388 par Valentinien II et Théodose, restaurée et embellie par un grand nombre de papes, était, avant le grand incendie du 16 juillet 1823, la plus belle et la plus intéressante des églises de Rome.

Bientôt après l'incendie, Léon XII en entreprit la reconstruction. Grégoire XVI consacra le transept en 1840, et Pie IX toute l'église en 1854. C'est dans cette basilique et cette même année que Pie IX, entouré de presque tous les évêques du monde, proclama la Vierge *immaculée*, ce qui désormais devait être un dogme dans l'Eglise. Les noms des évêques présents à cette imposante cérémonie sont gravés sur un hémicycle en marbre blanc, qui se voit au fond de l'église. Le plan et les dimensions sont ceux de l'ancien édifice. Sa brillante décoration en fait un véritable bijou. L'intérieur qui mesure trois cent soixante pieds de long, cent quatre-vingts de large, soixante-neuf de haut, et qui a cinq nefs, avec un transept de quatre-vingts colonnes de granit, présente un aspect imposant par ses dimensions et par la richesse des matériaux. Deux colonnes jaunâtres en albâtre d'orient près de l'entrée, et les quatre du baldaquin du maître-autel, sont un cadeau du vice-roi d'Egypte à Grégoire XVI ; les bases en malachite ont été données par l'empereur Nicolas de Russie. Au-dessus des colonnes des trois nefs centrales et dans le transept, on voit une longue série de médaillons en mosaïque, portraits de tous les papes.

LES TROIS-FONTAINES.—Trois églises sont renfermées dans les constructions actuelles de cette célèbre abbaye. La plus grande des trois, celle de Saint-Vincent et Saint-Anastase date de 1221. A droite, s'élève la seconde église, de forme ronde, appelée Sainte-Marie Scala-Cœli, parce que saint Bernard, auquel Innocent III avait confié ce couvent, eut un jour la vision d'une échelle céleste sur laquelle des anges conduisaient au ciel des âmes délivrées par ses prières. Dix mille deux cent trois martyrs y sont inhumés, parmi lesquels saint Zénon dont l'église de Notre-Dame de Montréal possède des reliques. Nous avons pu vénérer en ce lieu l'étroite prison de saint Paul. La troisième église s'élève à l'endroit où saint Paul fut décapité. —Lorsque Néron eut ordonné que les deux apôtres saint Pierre et saint Paul seraient mis à mort, ce fut en ce lieu que l'on conduisit l'apôtre des nations, pendant que saint Pierre gravissait le Mont Janicule pour y être crucifié la tête en bas. Saint Paul fut attaché à un fût de colonne, et le bourreau lui abattit la tête d'un seul coup d'épée. Le saint chef fit trois bonds en se détachant du tronc, et, chaque fois qu'il toucha la terre, il en jaillit des fontaines miraculeuses qui n'ont pas cessé de couler jusqu'à ce jour. On y vénère la colonne où saint Paul eut la tête tranchée.

SAINT-SÉBASTIEN.—Dès les temps les plus anciens, cette église était une des sept que les pèlerins venaient visiter, parce qu'elle s'élevait sur les catacombes, où reposaient tant de martyrs. En entrant, on remarque une statue de saint Sébastien, percé de flèches, instrument de son martyre. A gauche de la sortie, il y a un escalier descendant aux catacombes que nous visitâmes.

Avant de descendre, un religieux qui nous sert de guide nous présente une lumière et nous le suivons. En descendant dans cet étroit labyrinthe, on se sent pris de frayeur, mais la pensée que nous visitons un lieu sanctifié par la dépouille d'une foule de généreux martyrs nous soutient, et nous porte à leur adresser des supplications.

Cette église est enrichie de quatorze mille cinq cents reliques de saints dont quarante sont des papes.

LA MESSE DU PAPE.

Grâce aux bons soins du révérend M. Vacher, nous obtenons la faveur insigne d'entendre la messe du pape dans la chapelle Pauline, le troisième jour après notre arrivée. Dès six heures, les pèlerins s'acheminaient joyeux et heureux vers le Vatican. Plusieurs étrangers, parmi lesquels des prêtres, s'étaient joints à nous. La petite chapelle était remplie. Tous attendaient avec une sainte anxiété. Il fait si bon voir le pape, lorsqu'on a le bonheur d'avoir la foi !

Enfin, à sept heures et demie, on entend un bruit de pas précipités, un cliquetis d'armes ; c'est la garde suisse, les camériers.

Tout indique l'arrivée du vicaire de Jésus-Christ. Saisis d'une crainte respectueuse, nous n'osons nous retourner. Tout à coup un vieillard de haute taille nous apparaît revêtu d'un habit plus blanc que la neige. Le sourire le plus gracieux vient s'épanouir sur ses lèvres. A sa démarche imposante, on croirait voir un personnage qui n'est pas de ce monde. C'est le Pape ! C'est Léon XIII ! Impossible de décrire l'émotion des pèlerins, qui se prosternent avec le plus profond respect sous la main paternelle du représentant de Jésus-Christ, qui passe en les bénissant.

Le pape se prosterne quelques instants, et deux chefs d'ordre franciscains, à cause probablement de la fête de la Portioncule (2 août), l'assistent à l'autel.

Comme nous étions heureux ! nous avions le bonheur d'assister à la messe du pasteur des pasteurs, du vicaire de Jésus-Christ, de l'illustre et vénéré pontife Léon XIII, et, qui plus est, de recevoir la communion de sa main. Lorsqu'il se tourna de notre côté, tenant la sainte hostie élevée au-dessus du ciboire, il était rayonnant, il nous semblait voir quelque chose de divin sur son visage. Il prononçait lentement les paroles de la formule ordinaire. On voyait qu'il était tout imprégné de respect pour ce sacrement adorable, pendant que tant de chrétiens s'en éloignent ou le reçoivent avec indifférence.

Oh ! qu'il fait bon recevoir Notre-Seigneur des mains de son plus auguste représentant sur la terre !

Après sa messe, le Saint Père en entendit une autre dite par un chef d'ordre franciscain, et se retira.

Après bien des fatigues, après bien des courses au Vatican, le révérend M. Vacher réussit à nous procurer non-seulement l'immense avantage d'entendre la messe du pape, mais encore la faveur insigne d'une audience. Il savait que des enfants qui aiment leur père sont toujours heureux de demeurer longtemps avec lui. Lorsqu'il vint nous apprendre cette nouvelle à la pension, elle fut reçue avec reconnaissance, et les cris répétés de : Vive le Pape ! vive Léon XIII ! lui prouvèrent toute la joie que nous en ressentions. Immédiatement après la messe, les camériers nous firent conduire dans la salle d'audience, où bientôt nous eûmes le bonheur de nous prosterner aux pieds de Sa Sainteté.

Le révérend M. Vacher présenta le *denier de saint Pierre* et une autre somme en faveur des écoles d'Orient, qui lui avaient été remises par notre évêque. Il accompagna cette offrande de quelques mots dans lesquels il pria le Saint Père de bénir tous les pèlerins présents et absents, ainsi que toutes les paroisses de Montréal. Monseigneur Macchi, qui accompagnait Sa Sainteté, et monsieur Vacher firent avec elle le tour de la salle, déclinant à Léon XIII les nom, qualité et résidence de chaque pè-

lerin. “ Oh ! les canadiens, les canadiens ”, dit le Saint Père. Il donna sa main à baiser à tous, et dit un mot affectueux à chacun. Il nous flatta même comme de petits enfants, en pressa quelques-uns sur son cœur, en particulier notre président, monsieur Derome, à qui il parla près de cinq minutes. Il loua son zèle pour les œuvres religieuses, et en particulier pour l'œuvre de l'Adoration Nocturne de Montréal. Il s'informa de cette association, demanda combien il y avait de nuits d'adoration et exprima le désir de voir bientôt le très saint sacrement adoré le jour et la nuit, comme la chose se pratique à Paris. Il bénit spécialement les membres de l'Adoration Nocturne, et nos malades.

En terminant, le saint Père, mettant la main sur la tête de monsieur Vacher : Je vous bénis, dit-il, avec votre grande famille, et se recueillant quelques instants, il leva les mains au ciel et prononça la bénédiction : “ Benedictio Dei omnipotentis, etc... Je vous bénis tous, toutes les paroisses de Montréal, toutes vos familles et vos compagnons. Je vous souhaite un heureux voyage, et lorsque vous serez de retour au Canada, vous direz que le Pape accorde à tous sa bénédiction.”

Ainsi se termina cette audience du Pape, appelé si justement le Père commun des fidèles. Il nous reçut en effet comme le meilleur des pères, nous entoura de caresses, et finit en nous donnant les plus hautes marques de son affection pour notre cher pays.

C'était un beau jour, un des plus beaux de notre vie, un de ceux que nous aimerons à nous rappeler toujours.

IV

DE ROME A LORETTE.

Vendredi 3 août, après quatre jours de séjour dans la ville éternelle, nous partions pour Lorette, où nous descendions le lendemain. Lorette est située à quelque distance du chemin de fer, sur une éminence qui offre de magnifiques points de vue sur la mer, les Apennins et les Marches d'Ancône. Sa population est de 8,400 habitants. La localité elle-même est de peu d'étendue, mais elle est célèbre comme lieu de pèlerinage, et est visitée annuellement par environ un demi-million de pèlerins.

La rue qui conduit à la basilique est bordée de boutiques, où se vendent des rosaires, des médailles, etc... Jamais, pas même à Lourdes, où ces sortes de magasins abondent, nous n'avions reçu autant d'invitations à faire des emplettes, etc.; jamais non plus nous n'avions été aussi tourmentés par les mendiants, qui tendent la main jusque dans l'église. Peu de confort, pas

même un bon hôtel ; mais en revanche, nous allons nous agenouiller dans la maison de la très sainte Vierge. Lorsque nous arrivons à la gare, on nous offre des voitures, on fait même des instances ; mais le révérend M. Vacher (probablement le moins robuste de nous tous) nous propose de gravir la montagne à pied. Il fait une chaleur écrasante ; nous transpirons autant que dans un bain turc ; mais n'importe, on va à la sainte maison, on est plein de courage.

En arrivant à l'église qui renferme la Sta Casa (la sainte maison), nous faisons une halte avant d'entrer, à cause de la fraîcheur de l'église, qui, comme toutes celles d'Italie, est en marbre. Bientôt après, nous étions en prières dans ce lieu vénéré, où s'opéra l'un des plus grands mystères de notre sainte religion.

A cinq heures, nous récitons le rosaire les bras en croix (fameux exercice pour les nerfs) ; le révérend M. Vacher fait quelques réflexions entre chaque dizaine afin d'exciter notre piété. Nous vénérons ensuite plusieurs objets qui ont servi à la sainte famille, tels que des écuelles en terre cuite ; nous voyons aussi l'armoire qui servait à la très sainte Vierge ; nous avons même le bonheur de nous agenouiller à l'endroit où elle était en prières lorsque l'ange vint lui annoncer le mystère de l'Incarnation.

Le soir, nous faisons une promenade qui nous donne le double avantage de respirer l'air de la mer et de contempler les plaines de Castelfidardo. Ce côteau fut témoin, comme on le sait, d'un haut fait d'armes ; il nous rappela, à nous Canadiens, le souvenir de nos chers zouaves. Le lendemain matin à six heures nous entendions la sainte messe dans la maison de la très sainte Vierge ; au moins quatre cents paysans des environs, d'une piété exemplaire, viennent se joindre à nous. Tous les pèlerins firent la sainte communion avec la plus grande ferveur, et se retirèrent le cœur rempli d'ineffables consolations.

Voici un court extrait d'une notice sur la sainte maison prise à Lorette même :

“ Dans la nuit du neuf au dix décembre, l'an 1294, (saint Célestin V étant souverain pontife, pour renoncer au bout de trois jours au saint siège), sonna pour nous l'heure fortunée de l'arrivée de la sainte Case. Vers dix heures du soir, la divine maison, portée au travers des airs par les anges, se posa d'abord dans un bois de lauriers à quatre milles de Recanati, d'où vint ensuite sans doute le nom de Loreto. Tous dormaient profondément. Les pasteurs seuls veillaient tour à tour à la garde de leurs troupeaux, comme autrefois ceux de Bethléem. Une lumière brillante frappe tout à coup leurs regards et les attire vers le bois de lauriers. Ces lueurs inusitées les étonnent, d'autant plus qu'ils savaient fort bien qu'aucune habitation

n'existait dans le bois. Mais d'autres pasteurs accourent, émerveillés à la vue de la demeure sainte, et déclarent l'avoir vue en vision, traversant les airs dans les mains des anges. Alors ils s'enhardissent mutuellement à entrer dans la maison merveilleuse, et, après y avoir tout examiné, ils concluent qu'elle doit avoir quelque chose de surhumain et de divin ; et ils y passent la nuit en prières. A peine fait-il jour qu'ils courent à la ville voisine raconter la grande nouvelle à leurs maîtres. Leur simplicité empêche d'abord qu'on ajoute foi à leur récit ; mais enfin la persistance de leurs assertions l'emporta sur l'incrédulité d'un grand nombre, qui se laissèrent conduire par eux au bois extraordinaire. Là, à la vue de l'édifice sacré, tous demeurent saisis d'étonnement. Cette apparition soudaine, d'une maison de construction si antique, de forme étrangère, faite de pierre inconnue et posant solidement sans appui sur un terrain inégal, était en effet étrange et saisissante. Au-dedans de la maison était un petit autel surmonté d'une croix de rit grec et de la suave image de Marie, qui semblait y commander en reine.

“ Se regardant éperdus les uns les autres, les nouveaux venus, dans une émotion de joie et de crainte tout à la fois, fondent en larmes, jettent des soupirs, et s'écrient que le doigt de Dieu se montre évidemment en cet événement si singulier, que cette petite demeure a certainement quelque chose de divin.

“ Cependant tout était encore mystère pour eux. La très sainte Vierge ne tarda pas à les éclairer ; et de même qu'à Tersatto elle apparut à un digne curé du lieu, ainsi elle apparut ici à deux de ses dévots serviteurs, à la fois. Elle leur révéla gracieusement que cette maison était sa propre demeure de Nazareth ; que les anges l'avaient apportée là de bien loin afin de jouir par un si beau don l'Eglise affligée.

“ Ces deux personnages si favorisés étaient, l'un un saint solitaire habitant d'une colline voisine dite Montorso, l'autre Nicolas de Tolentino, célèbre ermite, demeurant alors à Recanati. Celui-ci réfléchissait depuis longtemps aux moyens de se rendre en Palestine pour y vénérer la demeure de Marie, et priaît la Vierge céleste, jour et nuit, de lui faire cette grâce ou de venir le trouver. Ce désir ardent, cette prière persévérante, étaient sans doute un pressentiment de ce qui devait arriver. En effet la sainte Vierge lui apparut et lui dit : “ Me voici ; ma maison n'est plus à Nazareth, ni à Tersatto ; elle est ici dans le bois de lauriers près de Recanati ; allez vite la voir.”

“ Les visions des deux religieux, éloignés l'un de l'autre, le témoignage unanime des pasteurs et des nombreux visiteurs, et surtout la vue de la sainte maison, ne pouvaient que convaincre les esprits et inspirer jusqu'aux extrémités de l'Italie le culte de la demeure de la reine des cieux ; culte par elle approuvé et

récompensé par une suite intarissable de miracles depuis plus de six siècles.

“Cependant le bruit de l'évènement miraculeux se répandit rapidement. Dans les villes voisines, on ne s'entretenait que du bois de lauriers, de la sainte Case de Nazareth. Jour et nuit les routes étaient remplies de voyageurs de toute condition, désireux de satisfaire leur piété par la vue de la demeure sacrée. Les dévots pèlerins y accourent empressés, et ne peuvent se résoudre à s'en éloigner ; subjugués par un charme secret, ils y demeurent des semaines entières, sans se soucier d'aucune incommodité. Les personnes les plus riches et les plus délicates couchent volontiers sous les arbres, heureuses d'échanger leurs lits moelleux pour la terre nue. Souvent la place manque dans le bois pour la multitude pieuse, et les monts et les vallons d'alentour retentissent d'un murmure confus de prières, de soupirs, de louanges, de remerciements. Mais le prince des ténèbres, jaloux de tant de biens, employa bientôt toutes ses ruses pour y mettre obstacle. La sainte maison se trouvait au milieu du bois de lauriers, là où les arbres étaient plus épais et plus élevés, à deux milles de la mer. Les chemins qui conduisaient au bois étaient en petit nombre, tortueux et peu sûrs, à cause des buissons et des ravins qui les entrecoupaient.

“Des gens sans foi ni loi, poussés moins par la cupidité que par les instigations du démon, se mirent aux aguets pour y attendre les pèlerins, les dévaliser et les tuer ; si bien que l'effroi de pareils attentats fit diminuer, puis cesser tout à fait, l'affluence des pèlerins ; et la sainte Case demeura enfin abandonnée. Cela n'arriva pas sans la permission d'en haut. De nouveau la sainte Case, huit mois après son arrivée au bois de lauriers, changea de lieu, et alla se poser sur une verdoyante colline à un mille du bois, du côté de Recanati.

“Les propriétaires de ce côteau étaient deux frères, de Recanati, unis entre eux, qui se réjouirent grandement de la faveur que leur accordait Marie, et se mirent de tout cœur à honorer sa demeure. Et de nouveau on vit reprendre le concours des pèlerins. C'est bien la même maison ; les mêmes yeux la contemplent ; comment pourraient-ils se tromper ? Elle n'est plus dans le bois. Une pareille translation n'est pas une œuvre possible aux hommes, et un édifice nouveau n'aurait pas une si exacte similitude à l'ancien. Le site nouveau occupé par la Santa Casa est le faite d'une colline, exposée aux regards, proche de la route, et peu propre à une œuvre clandestine. Les passants affirment ne l'y avoir jamais vue par le passé.

“A la nouvelle donc du prodige si palpable, chacun incline le front, et nul doute n'ose s'élever. Au bout de quelques jours, on voit l'autel et les murs de cette demeure sacrée se couvrir de dons précieux et d'ex-voto, fruits de la piété des fidèles.

“ Mais, hélas ! la vue de tant de richesses réussit à allumer dans le cœur des deux frères propriétaires du terrain le feu de la cupidité, et peu s'en fallut qu'ils ne trempassent leurs mains dans le sang l'un de l'autre pour assouvir leur soif du gain. A quels forfaits ne conduit pas le désir exécrable de l'or ! Le Très-Haut, irrité de cette discorde fraternelle, retira tout à coup de ce lieu la maison de sa divine mère, et la transféra sur une autre charmante colline, éloignée seulement d'un trait de flèche, au milieu de la grande route ; c'est là qu'elle se trouve encore aujourd'hui.

“ Toutes ces étonnantes translations eurent lieu dans l'espace d'une année. En dernier lieu, comme nous l'avons dit, la sainte Case se pose sur la route publique, la seule qui mène de Recanati au port. Mais en chacune de ces stations la sainte maison laissa des traces de son passage. A la première, entre Montorso et le fleuve Musone, ou Muscione, et appelée “ Banderuolo ” (peut-être à cause de la bannière élevée sur un laurier pour indiquer aux marins la demeure de la sainte Case), on voit encore, dans une grande place, un large puits creusé là pour la commodité des pèlerins. On y voit aussi les vestiges des fondements jetés là, il y a deux cent quatre-vingts ans, par le père Riéra, et à l'orient un mur de dix palmes de hauteur où est gravée l'image de la sainte maison, encore aujourd'hui en vénération. Ce lieu est toujours fréquenté en souvenir de l'événement, surtout au jour de la fête de l'Annonciation. Le côteau des deux frères, qui se trouve derrière le palais apostolique, se reconnaît à un mur, vers l'occident, où est gravée l'image de la très sainte Vierge. Au-dessous de l'image était une pierre, maintenant réduite en morceaux, avec l'inscription : *Visitatio custodivit*.

“ Après la troisième translation de la sainte Case, sur la grande route, les habitants de Recanati, convaincus du miracle réitéré, informèrent le pape Boniface VIII de ce qui s'était passé, afin que sa souveraine prudence décidât de ce qu'il fallait faire pour honorer ce gage de la miséricorde divine. Le saint siège décida d'abord d'envoyer sur les lieux Mgr Frédéric de Nicolo de Giovanni, évêque et citoyen de Recanati, pour prendre soin du sanctuaire céleste. En 1296, à l'instigation de celui-ci, et par ordre de la province du Piceno, seize hommes choisis entre les plus notables du lieu furent envoyés, par la Slavonie, à Nazareth, pour s'y assurer, comme ceux de Tersatto, de l'identité de la sainte Case. Ces hommes, après avoir pris les mesures les plus exactes de la maison sainte, s'en allèrent d'abord à Tersatto, où les habitants, encore désolés de la disparition de la sainte Case, leur communiquèrent leurs propres mesures et en reconnurent l'identité avec celles des messagers. Puis ils se rendirent à Nazareth. Là, ils virent de suite que les dimensions

de la sainte maison correspondaient exactement aux fondements demeurés dans le sol à son premier emplacement de Nazareth. Ils virent aussi la similitude de la qualité des matériaux, de la forme de la construction, et ils trouvèrent une inscription, gravée dans un mur, qui disait : “ La sainte chapelle était ici, et elle est partie.”

“ Après avoir tout observé, tout vérifié, les seize hommes retournèrent à Recanati, et y affirmèrent que la sainte Case venue à Lorette était celle qui était partie de Nazareth. Alors plus que jamais on vit s'accroître la dévotion à la sainte demeure parmi les populations des Marches.

Voici maintenant une description de la sainte maison ou *santa casa*.

“ La *santa casa* qui a été placée dans une magnifique cathédrale, a été presque entièrement revêtue à l'extérieur en marbre de carrare admirablement sculpté par divers artistes. Elle est de tuf rougeâtre, coupé en forme de briques, et conservant son antique forme carrée.

CHOSSES PRÉCIEUSES QUI SE TROUVENT DANS LA CHAPELLE SACRÉE.

“ L'autel actuel s'ouvre, pour laisser voir l'ancien autel en pierres carrées ; c'est celui qui vint avec la sainte Case, et que l'on croit consacré par saint Pierre, qui y aurait dit la sainte messe. Côme II, grand duc de Toscane, le fit orner d'agathes, de lapis-lazuli et de jaspes de Sicile.

“ On y voit une armoire dans laquelle on conserve deux écuelles en forme de tasses, qui servirent à la sainte famille.

“ Deux lampes d'argent brûlent incessamment entre la sainte Case et le saint Foyer.

“ Quatre portes donnent accès dans la sainte Case.

“ Au-dessus du saint Foyer, dans une niche, autrefois toute en or semé de pierreries, aujourd'hui en bois doré (œuvre de Vincent Bigioli, de San Severino), on vénère l'antique statue sculptée en cèdre du Liban par saint Luc.

“ Chacun sait que cette sainte statue fut enlevée du sanctuaire de Lorette par les Français, et emportée en France le 16 février 1797. Elle fut rendue au saint-père Pie VII, le 11 février 1801. Avant de la remettre à Lorette, le même pontife l'orna de bijoux et lui ceignit le front de la couronne d'or qu'elle porte aujourd'hui, laquelle est couverte de brillants, d'émeraudes et de perles. Une couronne semblable, mais plus petite, pose sur la tête du divin Enfant.

“ Sur la façade occidentale on admire un bas relief dû au ciseau d'André Sansovino, représentant l'annonciation de la B. Vierge.

“ La Vierge est tout appliquée à écouter le salut de l'Ange. L'ange à genoux, semble, non de marbre, mais vraiment cé-

leste ; et l'Ave Maria semble lui sortir des lèvres. Deux anges accompagnent saint Gabriel ; l'un marche à ses côtés, l'autre semble voler. Deux autres anges, plus loin, sont si bien travaillés à jour qu'on les dirait vivants. Sur une nuée, aussi travaillée à jour et comme détachée, sont des chérubins qui soutiennent Dieu le Père, qui envoie l'Esprit-Saint par un rayon partant de lui, détaché, et parfaitement naturel ; comme l'est aussi la colombe qui représente l'Esprit-Saint. Les ailes des anges, les chevelures, la beauté des visages et des draperies, tout fait de cette ravissante sculpture un véritable chef-d'œuvre.

“ Sur la façade du midi où l'on voit la crèche : c'est une très belle sculpture, toute du même artiste. Vasari en parle ainsi : “ Il commença sur une façade latérale la Nativité de Notre-Seigneur, les pasteurs et quatre anges qui chantent, et il les “ acheva si bien, que tous paraissent vivants.”

“ Les murs en subsistent toujours, fermes et intacts, sans être appuyés sur aucun fondement ; Clément VIII, pontife romain, fit graver au-dessus de l'une des portes l'inscription suivante :

“ Toi, pieux pèlerin, honore pieusement ici la Reine des anges et la Mère des grâces, afin que par ses mérites et par ses prières tu obtiennes de son très doux Fils, auteur de la vie, le pardon de tes péchés, la santé du corps et les joies éternelles.” Il y a encore une foule d'autres inscriptions, toutes de main de maître, et qu'il serait trop long d'énumérer.”

V

DE LORETTE A PARIS

Le dimanche après-midi, à cinq heures, nous prenions le train de Milan. Nous laissions bien à regret ce lieu vénéré qui nous avait procuré de si douces émotions. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous descendons à Milan, que nous avons l'avantage de visiter durant quelques heures.

Milan surnommée “ la Grande ”, reconstruite après avoir été détruite de fond en comble par l'empereur Frédéric Ier Barberousse en 1162, est une des villes manufacturières les plus riches de toute l'Italie. Elle a une population de deux cent mille habitants. Sa position, au centre de la Lombardie, lui a assuré de tout temps une grande prospérité. Parmi ses beaux monuments, on remarque surtout la cathédrale. Le révérend M. Vacher nous invite à nous y rendre. Il dit la messe dans la chapelle souterraine ou crypte de Saint-Charles Borromée, auprès d'une riche chaise où se trouve le corps de ce saint parfaitement conservé. Il est revêtu de ses habits sacerdotaux et porte la mitre et l'anneau. Nous avons tous le bonheur de faire la sainte communion. Cette cathédrale, la plus célèbre

des trente églises de Milan, est sous le vocable de la Nativité de la très sainte Vierge, comme le dit l'inscription de la façade, et comme l'indique la statue de cuivre doré, haute de douze pieds, qui décore la pointe de la tour au-dessus de la coupole. Les Milanais appellent cette église "la huitième merveille du monde"; c'est, dit-on, après Saint-Pierre de Rome et la cathédrale de Séville, l'édifice religieux le plus grand de l'Europe. L'intérieur mesure quatre cent-trente cinq pieds de long, cent soixante-et-huit pieds de large. La coupole mesure deux cent-quatre pieds; la tour qui la surmonte, trois cent-trente pieds; le toit est orné de quatre-vingt-dix-huit tourelles gothiques, et l'extérieur de l'église, d'environ deux mille statues de marbre. Cet immense édifice gothique est tout en marbre blanc.

Les piliers sont décorés, au lieu de chapiteaux, d'un cercle de niches avec des statues. Le pavé est en mosaïque faite de marbre de diverses couleurs. La voûte est peinte de façon à imiter des pierres sculptées à jour. La chapelle souterraine de Saint-Charles Borromée est décorée de médaillons en cuivre doré, représentant les diverses phases de la vie du saint cardinal.

L'église de Saint-Ambroise fut fondée au IV^e siècle par saint Ambroise lui-même sur les ruines d'un temple de Bacchus; l'édifice actuel et surtout ses voûtes singulières, du XII^e siècle, sont du style roman. C'est, dit-on, l'église dont saint Ambroise refusa l'entrée à l'empereur Théodose après le massacre de Thessalonique. C'est dans cette même église que les rois lombards et les empereurs d'Allemagne recevaient la couronne de fer, que l'on conserve à la cathédrale de Monza. Quatre colonnes de porphyre supportent le baldaquin du maître-autel. Le serpent d'airain qui se voit dans la nef sur une colonne est, dit-on, celui que Moïse éleva dans le désert.

Nous partons ensuite pour Turin où nous arrivons le lendemain soir. Durant ce trajet, nous n'avons que quelques minutes pour prendre un peu de nourriture, et lorsqu'on ne sait pas se presser, on paie et l'on ne mange guère.

Nous arrivons à Turin à huit heures du soir, bien fatigués. Avant que chacun ait sa chambre, l'heure est déjà avancée; nous nous mettons à table pour dîner, à dix heures. Il est trop tard pour visiter la ville; nous causons un peu des incidents du voyage, puis nous allons prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, dès cinq heures, cinq d'entre nous étaient en chemin pour aller faire une visite à Dom Bosco. Malgré l'heure matinale, on nous dit que dans un instant nous aurons le bonheur de voir le vénérable prêtre. Bientôt en effet une porte s'ouvre au bout d'un long corridor, et un vieillard qui marche avec peine vient de notre côté. C'était Dom Bosco. Lorsqu'il est près de nous, nous le saluons profondément :

« Très Révérend Monsieur, lui dit alors l'un de nous, monsieur M*, nous sommes du Canada, nous avons entendu parler dans notre lointain pays du bien que vous opérez. Nous savons combien Dieu bénit vos œuvres, nous nous en réjouissons bien sincèrement ; et de passage ici, venant de solliciter la bénédiction du Souverain Pontife, nous nous sommes détachés, à cette heure si matinale, de notre petite caravane pour venir vous prier de nous bénir tous, avec nos familles, nos amis et notre pays. » Nous tombons à genoux ; il nous bénit avec bonté ; et non seulement il nous permet d'assister à sa messe, mais il accorde à deux d'entre nous l'honneur de le servir à l'autel.

Quel est ce personnage ? Voici ce qu'un écrivain distingué de France, Léon Aubineau, écrit de Dom Bosco : « Paris est étonné de l'émotion manifestée dans son sein autour d'un humble prêtre du diocèse de Turin, que rien ne recommande aux yeux du monde. Il est d'une famille obscure et d'un extérieur modeste. Sa voix ne peut se faire entendre à de grands auditoires. Son pas est chancelant, sa vue faible. Pourquoi les foules courent-elles après lui ?... L'unique préoccupation de la capitale en ce moment n'est-elle pas de voir et d'approcher Dom Bosco ? »

Voici sa vie et son œuvre, que je trouve dans un discours qu'il prononça à Notre-Dame des Victoires. Deux heures avant les vêpres où Dom Bosco devait monter en chaire, l'église était pleine. La foule était si pressée que le saint prêtre n'en fendit les flots qu'avec peine pour se rendre à la chaire. Il est vrai que, chemin faisant, chacun lui prenait les mains, les baisait et lui demandait sa bénédiction.

« Je suis profondément ému, dit-il, à la vue d'un si nombreux auditoire, et je ne sais comment répondre à cet empressement. C'est pour moi une consolation inexprimable de parler à une assemblée si considérable de bons catholiques. C'est de la jeunesse que j'ai à l'entretenir. La société sera bonne, si vous donnez une bonne éducation à la jeunesse ; si vous la laissez aller à l'entraînement du mal, la société sera pervertie. Quand on me parle de la jeunesse, disait un saint prêtre, je ne veux pas qu'on m'entretienne de projets, je veux voir les résultats acquis. Je vous exposerai donc simplement ce que la divine Providence nous a permis de faire pour la jeunesse : vos cœurs en seront touchés. Vous vous intéresserez à nos pauvres orphelins abandonnés. Non seulement nous voulons nourrir, élever, instruire tous ceux que nous avons recueillis, mais nous voulons en sauver beaucoup d'autres. Avant de vous expliquer nos œuvres, je vais vous indiquer comment je compte vous payer ma dette de reconnaissance. Par une faveur spéciale du Saint-Père, je puis donner à vous tous qui êtes réunis à la droite de Dieu, pour vous et vos familles, une bénédiction

à laquelle est attachée l'indulgence plénière. Demain, je dirai la messe à l'intention de tous ceux qui prêtent leur concours à nos œuvres, et spécialement pour nos charitables quêteuses, pour M. le Curé et pour le clergé de la paroisse. Je supplierai Dieu de vous accorder à tous ses bénédictions les plus particulières. Que le bon Dieu vous console, vous comble de ses faveurs, et qu'il m'aide aujourd'hui à m'expliquer devant vous. La première chose que l'on demande à un homme qui parle de grands projets, c'est de montrer la portée de son œuvre, son but. Ce qu'on lui demande ensuite, c'est d'indiquer le résultat obtenu. Je vais répondre à cette double question, en expliquant le but général de notre œuvre.

Quand je parle de la jeunesse, je n'entends pas celle qui est élevée avec tant de soins dans les familles aisées, dans des collèges religieux ou de pieuses institutions. Je parle uniquement des enfants abandonnés, des vagabonds errant dans les rues, sur les places et les grands chemins. Je parle de ces êtres délaissés qui, plus tôt ou plus tard, deviennent le fléau de la société, et qui finissent par peupler les prisons.

C'est à Turin, en fréquentant les prisons pour exercer mon saint ministère, que j'ai constaté la nécessité de mon œuvre. Parmi les prisonniers, je trouvai une foule de jeunes gens, nés de parents fort honnêtes. Il était évident que si ces enfants avaient reçu une bonne éducation, ils ne se seraient pas laissés aller au mal. Je pensai que si, à leur sortie de prison, on les laissait encore abandonnés à eux-mêmes, ils ne pouvaient que faire une mauvaise fin, tandis qu'en s'occupant d'eux, en les réunissant le dimanche, il y avait peut-être encore moyen de les retirer du vice. Pour arriver à un résultat, quand on est sans ressources, il faut se mettre à l'œuvre avec la plus entière confiance dans le bon Dieu. C'est ainsi que nous avons commencé l'œuvre de notre patronage du dimanche ; à côté de nos jeunes libertins, nous réunissions bientôt tous les vagabonds. On parvint à se procurer une maison assez grande pour en recevoir beaucoup, et, au bout d'un certain temps, on put entourer le jardin d'une muraille. Alors, avec l'aide des jeunes gens riches de la ville, on s'occupa de ces pauvres orphelins ; on leur apprit la musique, on les exerça à la course, à la gymnastique, à la déclamation dans les séances littéraires, puis, après le déjeuner et le goûter, on leur procura une foule d'amusements honnêtes.

“ Les premiers succès acquis me portèrent à reconnaître que l'œuvre venait de Dieu.

“ Quand il nous fut possible d'avoir une chapelle, des prêtres vinrent entendre les confessions de nos orphelins, et tandis que les uns s'amusaient avec les membres de l'œuvre, les autres se confessaient et communiaient. A l'heure fixée, un

coup de cloche mettait fin aux jeux, et, tous ensemble, on assistait aux offices. De cette façon le temps était absolument occupé depuis la première heure du jour jusqu'à midi. A ce moment, chacun reprenait sa liberté ; mais à 2 heures on se réunissait de nouveau, et le temps se partageait encore entre l'assistance au catéchisme, les vêpres, le salut et la récréation. Les jeunes gens riches dévoués à notre œuvre consacraient une grande partie de leur temps à trouver du travail pour nos orphelins. Ils s'adressaient aux patrons, aux chefs d'industrie et de magasins, et ils en plaçaient un grand nombre.

“ Bientôt les femmes du monde nous vinrent en aide, et elles s'occupèrent de procurer des vêtements à nos pauvres garçons. Notre œuvre obtenait alors le double résultat de préserver du mal les vagabonds que nous recueillions, et de réhabiliter, de raffermir après leur chute les jeunes libérés, à leur sortie de prison.

“ Parmi les vagabonds recueillis à Turin, il s'en trouvait de très-grands et de très-ignorants. Au bout de peu de jours, quand ils se voyaient en contact, au patronage, avec de tout jeunes enfants, que nous avions déjà instruits, ils se trouvaient honteux de leur ignorance.

“ Dieu nous suggéra la pensée de faire des classes particulières, et, le soir, nous eûmes souvent la consolation de réunir cent cinquante à deux cents grands jeunes gens. Ils en arrivaient bientôt à nous demander eux-mêmes à se confesser et à communier. Nous avions le bonheur de les sauver ainsi sur le bord de l'abîme.

“ Peu de temps après, nous dûmes établir des classes de jour.

“ Dans mes courses à travers la ville, quand je rencontrais un jeune homme sans moyen d'existence, je lui posais cette question :—Veux-tu travailler ?—Oui, me répondait-il, mais je ne sais où aller.—Je vais te l'indiquer, lui disais-je.—On ne me recevra pas, ajoutait-il, je suis trop mal habillé.—Viens avec moi ; on t'habillera. Et tous me suivaient ainsi avec plaisir.

“ Voilà toute l'histoire de la fondation de nos patronages appelés refuges ou orphelinats.

“ Dans la suite, nous entrevîmes la nécessité de donner d'honnêtes travailleurs aux campagnes, en Italie, en France, plus particulièrement en Espagne et en Amérique ; nous organisâmes des orphelinats agricoles.

“ La réussite de nos efforts pour les jeunes gens nous amena à tenter les mêmes œuvres pour les jeunes filles : grâce à la fondation de l'ordre des Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice, nous pûmes y parvenir.

“ L'historique de nos œuvres serait trop long, je vais maintenant me borner à répondre à la question que vous me posez intérieurement.

“ Le résultat obtenu est-il consolant ?

“ Oh ! oui, puis-je répondre ! nos orphelinats se sont multipliés partout, en Italie, en France, en Espagne, mais plus particulièrement en Amérique.

“ Pour ne vous parler que de ce qui regarde la France, je vous dirai que nous possédons à Nice un orphelinat de deux cent trente garçons.

“ A la Navarre, canton de la Crau, les cent vingt jeunes gens qui se trouvent à l'orphelinat s'occupent aux travaux de la terre.

“ A Saint-Cyr, entre Toulon et Marseille, nous avons un vaste orphelinat de jeunes filles pauvres et abandonnées. En dehors de la chapelle et de l'école où elles se trouvent réunies, ces jeunes filles se livrent aux divers travaux de leur condition. Dans la journée, elles s'occupent du jardinage, le soir elles font de la couture. A Marseille, notre orphelinat de garçons renferme trois cents pensionnaires, et plus de cent cinquante jeunes gens, reçus comme externes, sollicitent leur admission. La place manque malheureusement, bien que nous ayons construit de vastes bâtiments. De ce côté, nous avons des dettes très considérables qu'il nous faut payer. On nous viendra en aide, car nous n'avons travaillé que pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société et le salut des âmes.

“ A mesure que nos maisons se sont développées, nous avons constaté d'une part que beaucoup de nos orphelins avaient des facultés toutes spéciales pour les études libérales ; d'autre part, nous nous sommes vus dans la nécessité d'augmenter, dans des proportions considérables, le nombre de nos catéchistes, de nos professeurs, de nos surveillants. Grâce à Dieu, nous avons pu créer une œuvre nouvelle, qui a concilié nos besoins avec l'intérêt personnel de nos jeunes gens et l'intérêt social ; et nous avons organisé dans notre maison des cours supérieurs d'enseignement. Au bout de peu de temps, nous avons formé un assez grand nombre de maîtres et de surveillants pour les premières classes. Dieu a béni la persistance de nos efforts, et, aujourd'hui, nous avons donné à l'Eglise et à nos œuvres un nombre immense de prêtres, qui dirigent nos maisons avec tout le zèle désirable. Quant à ceux de nos jeunes gens que leur vocation n'appelait pas au sacerdoce, nous avons poursuivi leur éducation selon leurs aptitudes. Notre œuvre se continue aujourd'hui ; mais depuis longtemps déjà, aussi bien en Italie et en Amérique qu'en France, nos jeunes orphelins occupent les places les plus distinguées dans les universités et les académies. Ils ont trouvé chez nous un enseignement complet : lettres, sciences, droit, médecine. Dans toutes les professions libérales, où ils se font remarquer, les jeunes gens que nous avons élevés s'honorent de l'éducation qu'ils ont reçue.

“ Aujourd'hui, le nombre des maisons que nous avons fondées

et que nous dirigeons atteint le chiffre énorme de cent soixante-quatre. Plus de cent cinquante mille enfants y sont reçus chaque année, le mouvement d'entrée et de sortie varie de trente-quatre à quarante mille. Chaque année, nous avons la consolation d'avoir coopéré au salut de ces âmes, que nous avons mises à même de servir Dieu, la religion, la patrie, la famille et la société.

“Grâce aux jeunes gens que nous avons élevés, et qui eux-mêmes nous servent de missionnaires, nos œuvres prennent chaque jour un développement de plus en plus grand en France, en Italie, en Espagne, au Brésil, à la République Argentine, et jusque dans les contrées sauvages de la Patagonie.

“Si nous nous étendons chaque jour, chaque jour aussi nous nous trouvons aux prises avec de plus grandes difficultés pour nous procurer de l'argent. Jusqu'ici nous avons pu munir tous ces enfants. Comment y sommes-nous arrivés ? Voilà le grand mystère, je dois en faire l'aveu. Pauvre, sans moyens d'existence, comment ai-je pu fonder et soutenir ces œuvres ? C'est là le secret de la miséricordieuse bonté de Dieu. Il lui a plu de favoriser mon œuvre, parce que le bien de la société et de l'Eglise réside dans la bonne éducation de la jeunesse. La sainte Vierge a été pour nous réellement Notre-Dame auxiliaire : c'est à elle que nous devons le succès de nos travaux ; c'est elle qui nous a procuré le moyen de bâtir nos maisons et nos chapelles. Nous n'avons marché qu'avec sa protection : elle bénit ceux qui s'occupent de la jeunesse. Je vous remercie de tout cœur, vous qui m'avez écouté avec tant d'attention et de charité. Je remercie Notre-Dame Auxiliatrice de tout le secours qu'elle nous a donné. En récompense de votre charité pour les orphelins, elle protégera vos intérêts, vos familles ; elle sera le guide et le soutien de vos enfants. Je la prie d'être toujours notre mère, et de se montrer à l'heure de la mort notre suprême protectrice. Qu'elle soit notre force et notre espérance ici-bas, en attendant que nous puissions la louer et la bénir au ciel.”

Voilà le personnage avec lequel nous avons été en contact pendant près d'une heure. Avais-je raison de vous le faire connaître ?

A neuf heures du matin, nous partons pour Paris. Pendant longtemps nous cheminons à travers les Alpes. Rien de plus pittoresque que la route que nous suivons. Souvent nous avons d'un côté des montagnes couvertes de neiges éternelles et d'une hauteur vertigineuse (deux mille pieds au-dessus de la mer), tandis que de l'autre côté nous côtoyons des précipices de plusieurs centaines de pieds de profondeur. Ça et là nous apercevons là-bas, au fond d'un ravin, des habitations qui nous font deviner la pauvreté de ceux qui les habitent.

A midi, nous traversons le tunnel du Mont Cénis, qui a quinze milles de long ; il est midi et demi, lorsque nous en sortons. Quelques instants après, nous étions à Modane, premier poste du territoire français. Monsieur Mallen, préposé à l'inspection des bagages, reconnaît les pèlerins, et nous laisse passer sans examen.

Dans le cours de l'après-midi, nous passons à la Grande Chartreuse qui est entourée d'énormes rochers et de hautes montagnes. Un peu plus loin, sur un roc très élevé, on distingue une grande croix blanche. Les pèlerins s'inclinent et saluent avec respect le signe de la Rédemption. Sur tout le parcours, nous traversons une campagne fertile, de belles et riches vallées, parsemées de jolies petites villes, telles que Chambéry, Ambérieux, Mâcon, etc.... Point d'arrêt de Mâcon à Paris, où nous arrivons le lendemain matin, mercredi le 8 août, à cinq heures et demie. Nous descendons à l'hôtel Fénelon où notre président avait fait préparer les chambres nécessaires pour tous les pèlerins. Nous avons le plaisir de rencontrer notre directeur, le révérend M. Martineau, et nous perdons son digne auxiliaire, le révérend M. Vacher, qui s'en va dans sa famille. Nous saluons aussi tous les compagnons que nous avons laissés à Lourdes. Chacun raconte ses impressions et tous sont heureux de se revoir.

Nous passons sept jours à Paris, et nous visitons successivement les églises Saint-Sulpice, Notre-Dame, Saint-Augustin, Saint-Eustache, Sainte-Geneviève, la Madeleine, la Sainte-Chapelle, etc..., pour le côté religieux, et pour le côté profane, le Jardin des Plantes, le palais de justice, les cours d'assises et de cassation, le musée du Louvre ; ceci est le bilan du premier jour. Le deuxième jour, nous prenons le train à la gare de l'ouest et nous partons pour Versailles ; afin de mieux jouir du coup d'œil, nous montons sur l'impériale.

On sait que Versailles était autrefois la résidence de prédilection des rois de notre mère-patrie. Nous visitons en arrivant la Chapelle royale qui est un petit bijou comme richesse et comme objet d'art. Nous passons trois heures à visiter les palais et les jardins. Pour se rendre compte de tout, il faudrait plusieurs semaines. Nous ne voyons que superficiellement et pour ainsi dire à vol d'oiseau d'abord le "grand Trianon", où nous admirons le goût et la richesse avec laquelle a été décorée une salle très vaste préparée pour recevoir la reine d'Angleterre en 1846.

Il y a aussi le "musée des voitures de gala." Celle qui a servi au mariage de Napoléon III et au baptême du prince impérial est trainée par huit chevaux, et est évaluée à un million de francs. Les jardins de ces palais, de même que les parcs et les avenues de Versailles, sont d'une beauté ravissante. On y

voit plusieurs jets d'eau de formes diverses, et plusieurs petits lacs. Le premier dimanche de chaque mois, on lance les eaux dans ces parcs. Chacune de ces expériences ne coûte que la bagatelle de dix mille francs.

Le troisième jour, samedi 11 août, nous visitons d'abord la Chambre des députés ; nous prenons ensuite les petits chars, ou, si vous le préférez, le tramway, comme on dit à Paris, pour nous rendre au bois de Boulogne. De là nous nous faisons conduire au jardin d'acclimatation, où se voient les animaux les plus rares, et même les choses les plus facétieuses : par exemple un éléphant se promenant avec une noce sur le dos (huit personnes), une autruche attelée et traînant un couple, etc...

De là, nous revenons vers l'arc du triomphe de l'Etoile ; ce monument, peut-être le plus beau en son genre qu'il y ait au monde, a été construit par Napoléon I^{er} pour immortaliser les victoires qu'il avait remportées sur tous les pays de l'Europe. Placé sur une éminence, il domine Paris. Douze avenues très larges, et s'étendant presque à perte de vue, viennent y aboutir. Nous revenons à notre hôtel, en parcourant dans toute sa longueur (plus d'une lieue) l'une de ces avenues, celle des Champs-Élysées.

Le quatrième jour, dimanche 12 août, notre directeur nous propose un pèlerinage à la chapelle de Saint-Thomas de Villeneuve, dont voici l'origine. Il existait avant les tempêtes politiques qui ont bouleversé notre mère-patrie, une église collégiale située dans la rue Saint-Jacques, et qui portait le nom de Saint Etienne-des-Grès. Cette église, dont la fondation remonte à la plus haute antiquité, était le but d'un pèlerinage très célèbre. On y voyait une statue de la très sainte Vierge au teint noir, qu'on honorait sous le titre touchant de Notre-Dame de Bonne Délivrance, et qui était devenue l'objet de la dévotion des fidèles par les grâces singulières dont elle était l'instrument.

C'est vers ce lieu vénéré que notre estimé directeur nous conduisit. Nous eûmes le bonheur d'y faire la sainte communion au milieu d'une foule pieuse et recueillie ; c'est en ce lieu que saint François de Sales fut délivré d'une affreuse tentation de désespoir qui faillit l'entraîner au tombeau.

“ Parmi les jeunes étudiants qui s'empressaient d'honorer Marie dans le sanctuaire de Saint-Etienne-des-Grès, on distinguait en 1578, un enfant de onze ans qui venait d'arriver de Savoie, accompagné de son précepteur, pour achever le cours de ses études. Le pieux jeune homme, que le lecteur a déjà nommé, François de Sales, ne s'appliquait cependant pas tellement à l'étude qu'il ne réservât une partie considérable de son temps pour les exercices de piété. C'est le sanctuaire de Saint-Etienne-des-Grès qu'il avait choisi pour s'y livrer avec plus de recueillement et de ferveur. Ses plus délicieux moments étaient

ceux qu'il passait aux pieds de la statue miraculeuse de Marie. Un jour, dans l'un de ses pieux pèlerinages, il se sentit inspiré de se consacrer à la reine des anges par le vœu de chasteté perpétuelle. Ayant obtenu l'agrément de son guide spirituel, il accomplit cette donation de lui-même au pied de l'autel de Notre-Dame de Bonne-Délivrance et avec une ferveur extraordinaire.

Il est vraisemblable que c'est à cette époque, sinon dès son arrivée à Paris, que le jeune François de Sales entra dans la confrérie de Notre-Dame de Bonne-Délivrance.

Dès que le fervent congréganiste eut fait vœu de chasteté, il prit la résolution de communier tous les huit jours. Il sentait qu'il avait besoin de se nourrir fréquemment du pain des forts pour résister à ses passions naissantes, et pour soutenir les épreuves qu'il prévoyait devoir rencontrer en avançant dans le chemin de la vie.

En effet, il ne tarda pas à être assailli du côté qu'il attendait le moins. Le mauvais esprit jeta dans son imagination la pensée qu'il était du nombre des réprouvés. Cette tentation fit une telle impression sur son âme, qu'il en perdait le repos, et ne pouvait ni boire ni manger. Il desséchait à vue d'œil et tombait en langueur. Son précepteur, qui le voyait dépérir tous les jours, ne pouvant prendre goût ni plaisir à rien, lui demandait souvent le sujet de sa mélancolie ; mais le démon qui l'avait rempli de cette illusion était de ceux qu'on appelle muets, à raison du silence qu'ils font garder à ceux qu'ils affligent.

Il se vit en même temps privé de toute la suavité du divin amour, mais non pas de la fidélité avec laquelle, comme un bouclier impénétrable, il tâchait de repousser, quoique sans s'en apercevoir, les traits enflammés de l'ennemi.

Les douceurs et le calme qu'il avait goûtés avec tant de contentement avant cet orage lui revenaient dans la mémoire et redoublaient sa peine.

Il demeura un mois entier dans ces angoisses et amertumes de cœur, passant les jours dans des gémissements douloureux, et les nuits, arrosant son lit de larmes.

Enfin étant, par une inspiration divine, entré dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès pour invoquer la grâce de Dieu sur sa misère, et s'étant mis à genoux devant la statue de la sainte Vierge, il pria cette mère de miséricorde d'être son avocate auprès de Dieu, et de lui obtenir de sa bonté que s'il était assez malheureux pour être séparé de Lui éternellement, il pût au moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie.

Voici la prière qu'il récita tout baigné de larmes et le cœur oppressé d'une douleur inexprimable.

“Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, etc.”...

Il l'eut à peine achevée, qu'il ressentit l'effet du secours de

Notre-Dame et le pouvoir de son assistance auprès de Dieu, car en un instant, ce dragon qui l'avait rempli de ces funestes illusions le quitta, et il demeura inondé d'une telle joie, que la lumière surabonda où les ténèbres avaient abondé.

Telle est la terrible tentation dont François de Sales obtint la délivrance dans le sanctuaire de Saint-Etienne-des-Grès. Une telle faveur ne pouvait rester secrète. L'heureux jeune homme la publia lui-même avec reconnaissance pour la gloire de sa libératrice, et ce miracle de la bonté de Marie augmenta la renommée de son antique image et lui mérita plus que jamais le titre de Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Aussi, après cet insigne bienfait, notre jeune saint lui voua-t-il un culte plus assidu et plus filial ; et jusqu'aux derniers moments de son séjour à Paris, il en fit le but constant de ses pèlerinages.

Au reste, elle était un objet de dévotion pour les plus saints personnages de cette époque, parmi lesquels on doit placer saint Vincent de Paul et le père Claude Bernard, surnommé le pauvre prêtre. Ce dernier reçut à ses pieds une grâce non moins signalée que celle dont fut favorisé saint François de Sales.

Depuis lors, les grâces, les faveurs spéciales, les miracles même, obtenus par l'intercession de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, ont été si multipliés jusqu'à ce jour, qu'il nous est impossible de les spécifier ici. Les nombreux ex-voto qui entourent sa statue ou ornent sa chapelle en font foi, et témoignent de la vive reconnaissance des fidèles."

Voici ce que dit encore à ce sujet le chanoine Albert dans sa vie abrégée de ce grand saint :

" François, revenant du collège, se sent un jour pressé d'entrer dans l'église de Saint-Etienne des Grès. Là à genoux devant la statue de Marie, il voit sur une tablette le *Memorare* ; il le récite, fondant en larmes, et le récite encore ; il fait vœu de chasteté perpétuelle : il promet que, s'il recouvre la paix, il dira chaque jour le chapelet en action de grâces. Aussitôt il sent comme une croûte de lèpre se détacher de son corps. C'en est fait : son âme, rassérénée, sort de l'épreuve, comme l'or du creuset, comme le soleil du nuage, plus pure et plus radieuse que jamais. Fidèle à sa promesse, François, dit la mère de Chantal, " portait son chapelet en sa ceinture pour marque qu'il était serviteur de Notre-Dame ; il a persévéré jusqu'à la mort de le dire, employant une heure à cela, car il méditait le disant." Après ce mémorable événement, François fit plus que jamais de rapides progrès dans la science et la vertu. A dix-neuf ans, il était un littérateur, un philosophe, un théologien, mais surtout un grand chrétien."

Nous assistons ensuite à la grand'messe à Saint-Sulpice ; aux vêpres à Notre-Dame des Victoires.

Après le souper, nous faisons une promenade au jardin des Tuileries.

Lundi, 13 août, pèlerinage à l'église des Lazaristes, rue de Sèvres, où se trouve le tombeau de Saint-Vincent de Paul.

Nous demandâmes à ce grand Saint de bénir dans notre cher et beau pays toutes les œuvres qui sont parties de son cœur pour le soulagement des pauvres.

Après la sainte messe, l'un des prêtres de la mission nous conduisit près de son tombeau, et nous fit vénérer ensuite ses reliques, telles que ses habits sacerdotaux, son calice, des gouttes de son sang, sa soutane, etc...

Aujourd'hui nous visitons l'Hôtel des Invalides, qui est sans contredit un des plus beaux monuments que possède Paris. Sous la voûte de l'église, une quantité de drapeaux et d'étendards, conquis sur les ennemis, rappellent les gloires militaires de la France. On en compte mille cinq cent cinquante-quatre. Les tombeaux des principaux hommes de guerre sont renfermés dans le sol de l'église.

C'est là que se trouve le tombeau de l'empereur Napoléon I^{er}. C'est un énorme bloc de granit rouge, d'une grande richesse. Le marbre, la mosaïque et les émaux figurent dans ce monument ; nous lisons cette inscription sur la crypte : " Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple Français, que j'ai tant aimé."

Mardi 14 août, grâce à notre zélé directeur, nous avons l'avantage de faire un troisième pèlerinage dans la rue du Bac à la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Ce sont ces nobles filles qui se sont illustrées sur les champs de bataille durant la guerre franco-prussienne ; aussi, les connaissant d'avance, nous étions doublement heureux de les rencontrer.

C'est à l'une d'elles (Catherine Labouré) que la très sainte Vierge est apparue. Voici comment un prêtre de la mission raconte ce fait miraculeux :

" Sœur Catherine, déjà favorisée de visions célestes, souhaitait ardemment, dans sa naïve simplicité, voir la très sainte Vierge. Pour obtenir cette grâce, elle s'adressa à son bon ange, à saint Vincent, à la très sainte Vierge elle-même.

Le 18 juillet 1830, veille de la fête de Saint-Vincent de Paul, la directrice du séminaire fit une instruction sur la dévotion aux saints et à la sainte Vierge, ce qui augmenta encore son désir. Sous cette impression, la jeune sœur se couche en se recommandant à son bienheureux père saint Vincent, avec la confiance que ses vœux vont être exaucés.

Vers onze heures et demie, elle s'entend appeler par son nom de *Sœur Labouré*, accentué trois fois de suite ; pendant ce temps, s'éveillant tout-à-fait, elle entr'ouvre son rideau du côté d'où part la voix : qu'aperçoit-elle ? Un jeune enfant d'une beauté ravissante ; il peut avoir de quatre à cinq ans, il est habillé de blanc, et de sa chevelure blonde, aussi bien que de

toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux qui éclairent tout ce qui l'entoure : " Venez, dit-il d'une voix mélodieuse, venez à la chapelle, la sainte Vierge vous attend." Mais, pensait en elle-même sœur Catherine, on va m'entendre, je serai découverte... " Ne craignez rien, reprit l'enfant, répondant à sa pensée, il est onze heures et demie, tout le monde dort, je vous accompagne."

A ces mots, ne pouvant résister à l'invitation de l'aimable guide qui lui est envoyé, sœur Catherine s'habille à la hâte et suit l'enfant, qui marchait toujours à sa gauche, " portant des rayons de clarté" partout où il passait ; et partout aussi les lumières étaient allumées au grand étonnement de la sœur. Sa surprise redoubla en voyant la porte s'ouvrir dès que l'enfant l'eut touchée du bout du doigt, et en trouvant l'intérieur de la chapelle tout illuminé, "ce qui, dit-elle, lui rappelait la messe de minuit."

L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de communion ; elle s'y agenouilla, pendant que son guide céleste entrait dans le sanctuaire, où il se tint debout, sur la gauche.

Les moments d'attente semblaient longs à sœur Catherine ; enfin, vers minuit, l'enfant la prévient en disant : " Voici la sainte Vierge, la voici !..." au même instant, elle entend distinctement du côté droit de la chapelle un bruit léger, semblable au frôlement d'une robe de soie. Bientôt une dame, d'une grande beauté, vient s'asseoir dans le sanctuaire, à la place occupée ordinairement par le directeur de la communauté, au côté gauche du sanctuaire. Le siège, l'attitude, le costume, c'est-à-dire une robe blanche un peu jaune avec un voile bleu, rappelaient la représentation de sainte Anne que l'on voit dans un tableau placé au dessus. Cependant ce n'était pas le même visage, et sœur Catherine était là, luttant intérieurement contre le doute.

Soudain le petit enfant, prenant la voix d'un homme, parla très fortement, et fit entendre des paroles sévères, lui demandant si la Reine du ciel n'était pas maîtresse d'apparaître à une pauvre mortelle sous telle forme qu'il lui plaisait.

A ces mots, toute hésitation cesse, ne suivant plus que le mouvement de son cœur, la sœur se précipite aux pieds de la sainte Vierge, posant familièrement les mains sur ses genoux comme elle l'eût fait avec sa mère.

" En ce moment, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, et il me serait impossible de l'exprimer. La sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me *jeter là* et d'y répandre mon cœur, ajoutant que je recevrais *là* toutes les consolations dont j'aurai besoin. Puis elle me dit encore : " *Mon enfant, je veux vous charger d'une*

mission ; vous y souffrirez bien des peines mais vous les surmonterez à la pensée que c'est pour la gloire du bon Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez point ; dites tout ce qui se passe en vous, avec simplicité et confiance. Vous verrez certaines choses ; vous serez inspirée dans vos oraisons, rendez-en compte à celui qui est chargé de votre âme.

Sur la fin du mois de novembre de cette même année 1830, sœur Catherine vint faire part d'une nouvelle vision à M. Aladel ; ce n'est plus, cette fois, une mère affligée qui pleure à la pensée des maux dont ses enfants sont menacés. C'est l'arc-en-ciel qui apparaît sur un horizon encore chargé d'orages, c'est l'étoile qui brille au sein de la tempête pour donner confiance au matelot ; c'est la Reine-Vierge qui apporte la promesse des bénédictions, du salut, de la paix.

Voici le récit écrit de la main de la Sœur.

“ Le 27 novembre 1830, qui était un samedi, et la veille du premier dimanche de l'Avent, à cinq heures et demie du soir faisant la méditation dans un profond silence, j'ai cru entendre du côté droit du sanctuaire comme le bruit d'une robe de soie, j'aperçus la sainte Vierge auprès du tableau de saint Joseph ; sa taille était moyenne et sa figure si belle qu'il me serait impossible d'en décrire la beauté. Elle était debout, vêtue d'une robe blanc aurore, avec la forme qu'on appelle à la vierge, c'est à-dire montante et à manches plates. La tête était couverte d'un voile blanc qui descendait de chaque côté jusqu'aux pieds. Elle avait les cheveux en bandeaux, et, pardessus, une espèce de serre-tête garni d'une petite dentelle posée à plat sur les cheveux. La figure était assez découverte, et les pieds reposaient sur un globe, ou mieux, une moitié de globe, du moins je n'en vis que la moitié. Ses mains élevées à la hauteur de la ceinture, tenaient d'une manière très-aisée un autre globe, (figure de l'univers). Elle avait les yeux élevés vers le ciel, et sa figure s'illumina pendant qu'elle offrait le globe à Notre-Seigneur.

Tout-à-coup ses doigts se sont remplis d'anneaux et de pierreries précieuses très belles ; les rayons qui en jaillissaient se reflétaient de tous côtés, ce qui l'enveloppait d'une telle clarté que l'on ne voyait plus ni ses pieds ni sa robe. Les pierreries étaient plus ou moins grosses, et les rayons qui en sortaient étaient proportionnellement plus ou moins éclatants. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, ni tout ce que j'appris en si peu de temps.

Comme j'étais occupé à la contempler, la sainte Vierge abaisa les yeux sur moi et une voix me dit au fond du cœur : “ *Ce globe que vous voyez représente le monde entier, et particulièrement la France et chaque personne en particulier.* ”

Ici je ne sais pas exprimer ce que j'aperçus de la beauté et de

l'éclat des rayons. Et la sainte Vierge ajouta : *“ Voilà le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent ; ”* me faisant entendre ainsi combien elle est généreuse envers les personnes qui la prient...Combien de grâces elle accorde aux personnes qui les lui demandent !...Dans ce moment, j'étais ou je n'étais pas...je ne sais...je jouissais !...Il se forma alors autour de la sainte Vierge un tableau un peu ovale, sur lequel on lisait, écrites en lettres d'or, ces paroles : *“ O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! ”*

Puis une voix se fit entendre qui me dit : *“ Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle, les personnes qui la porteront indulgenciée recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou ; les grâces seront abondantes pour les personnes qui auront confiance.”*

A l'instant, dit la sœur, le tableau parut se retourner. “ Alors elle vit au revers la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et au-dessus du monogramme de Marie les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et le second transpercé d'un glaive. Après la messe, l'une de ces bonnes sœurs pria notre directeur de passer dans une salle attenante à la chapelle. Nous le suivîmes, et quelle ne fut pas notre surprise d'y voir le fauteuil même où la très sainte Vierge était assise lors de l'apparition ! Nous étions vraiment dans le ravissement. Elle dit à notre directeur que ceux qui étaient malades pourraient s'y asseoir. Eh bien ! répondit-il avec son à-propos ordinaire, je crois, ma révérende sœur, que tous nous sommes malades ; ce qui nous procura non seulement le précieux avantage de nous y asseoir, mais aussi celui d'y faire toucher nos objets de piété et de le baiser avec amour.

Une dame, dont le fils était gravement malade, assistait à la messe avec nous, et comme elle apprit que nous étions des pèlerins du Canada, elle fit acheter en toute hâte des images, qu'elle nous remit avec bonté, en nous demandant de prier afin que son fils ne mourût pas sans sacrement. Nous fûmes touchés de la démarche de cette excellente mère, qui avait tant de confiance dans nos prières. Tous lui promirent avec empressement ce qu'elle demandait. Qu'on dise après cela que la foi est morte en France ! A notre hôtel grande est notre surprise de rencontrer monsieur de Mont de Benque, secrétaire de la banque de France, et président de l'adoration nocturne de Paris. Il vient saluer les membres de cette association qui font partie du pèlerinage. C'était la deuxième fois qu'il nous donnait cette marque d'estime ; il était déjà venu nous rendre visite à notre arrivée, et il venait encore à notre retour. Il nous donne plusieurs détails intéressants sur les progrès de l'adoration nocturne en

France, s'informe auprès de notre directeur et de notre président des progrès de l'œuvre à Montréal, et nous serre la main à tous avec une affection qui dit bien haut qu'il fait bon de s'aimer en Dieu. Nous marchons de surprise en surprise. Après monsieur de Benque, nous avons le plaisir de recevoir notre distingué compatriote le docteur Brodeur, qui a passé à Paris en 1874 pour se perfectionner dans son art. On se rappelle qu'il y a deux ans il sortait le troisième d'un concours de quatre cent cinquante médecins. Il est actuellement médecin interne de l'hôpital Tenon, un des plus vastes de Paris ; il est studieux, tout à son devoir et fait honneur à notre pays. L'horloge sonne minuit, on se dit un bonsoir amical accompagné d'une cordiale poignée de main.

VI

DE PARIS A MONTRÉAL.

Mercredi, 15 août, cinq heures du matin. Le domestique frappe à nos portes, c'est le signal du départ. On se lève joyeux et heureux. La toilette est vite faite et le déjeuner à la fourchette pris d'assaut. Chacun dit son bon mot en montant dans la diligence qui nous conduit à la gare du nord où nous prenons le train pour Calais.

Il est huit heures et demie du matin. Le temps est beau, mais le vent qui est très fort nous donne certaines appréhensions pour notre traversée. A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Calais, et nous constatons d'une manière bien claire, bien précise, bien évidente, que nos craintes étaient fondées. La Manche que nous avions jadis trouvée si calme n'est plus reconnaissable. Elle est toute noire de colère. Mais il faut partir. Impossible de retarder notre départ même de quelques heures. Nous nous embarquons donc bien sûrs que plusieurs d'entre nous auront le *cœur malade* durant la traversée. En effet l'odieux tyran des voyageurs sur l'océan, le mal de mer, puisqu'il faut l'appeler par son nom, vint bientôt s'installer à notre bord avec le cortège habituel qu'on lui connaît. Le traître avait si bien pris ses mesures, il avait tant agité les vagues en tous sens, il faisait tant et si bien danser le vaisseau tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, que plus de la moitié des passagers furent forcés de faire la traversée en sa triste compagnie. Enfin, nous arrivons à Douvres à trois heures et demie du soir.

A peine sommes-nous délivrés des étreintes du mal de mer en touchant le port que d'autres angoisses viennent nous as-

saillir. Chacun s'est muni en France et en Italie d'une foule de petits souvenirs, objets de piété et autres, et il faut passer à la douane. Mais heureusement pour nous les douaniers anglais sont de meilleure composition que le mal de mer. Grâce au bon procédé de monsieur Gentily, notre guide, ils se montrent encore plus aimables ; si c'est possible, que ceux de Liverpool. Nous partons immédiatement pour Londres, où nous arrivons à six heures et demie du soir par une pluie battante (c'est la troisième fois que nous avons de la pluie dans notre voyage), et dix minutes après les nuages se dissipent et le temps est beau. Pourtant la pluie est, dit-on, le pain quotidien des citoyens de Londres. Il paraît même que l'heureux climat de la cité aux quatre millions d'habitants leur en sert souvent et à satiété plus de trois fois par jour. Heureux marchands de parapluies de la grande ville, comme vous devez être fortunés !

Nous partons le soir pour Liverpool, après avoir pris un copieux dîner, ou plutôt je me trompe, c'est le dîner et le souper que nous prenons tout à la fois. Que voulez-vous, à la guerre comme à la guerre. En voyage il faut s'accommoder de tout, voire même prendre trois repas le soir, si on n'a pas mangé de la journée.

Le jeudi 16 août, nous arrivons à Liverpool, *la ville au coton*, à trois heures du matin. Le temps est frais et humide ; tout est désert dans la gare à cette heure matinale ; mais grâce à l'obligeance de notre guide, M. Gentily, nous trouvons bientôt les cochers nécessaires pour nous conduire à l'hôtel. A peine sommes-nous arrivés que l'on nous donne nos chambres où chacun s'empresse de monter. Après vingt heures de marche, on sent qu'on a besoin de repos.

A cinq heures du soir, nous partons de l'hôtel en procession. Les Anglais nous toisent du regard mais respectent nos insignes. En arrivant au quai, nous rencontrons quelques compagnons qui nous avaient laissés à Paris ; nous leur serrons la main avec joie, et bientôt nous voilà tous sur le petit bateau qui doit nous conduire au steamer *Sarnia* qui nous attend là-bas tout pavoisé de ses plus beaux drapeaux.

Plusieurs citoyens de Montréal, de passage en Angleterre, viennent saluer les pèlerins canadiens. A la demande de l'un de nos compagnons, le capitaine Lindhal accorde sur le champ la permission à nos prêtres de dire la sainte messe et de faire nos exercices de piété. "Deo-Gratias." Il est six heures. Le temps est beau, le soleil est brillant. Tous les pèlerins se portent à merveille, sont enchantés de leur voyage et s'embarquent avec joie sur le vaisseau qui doit les transporter vers leur bien-aimé Canada.—Merci, mon Dieu, de nous avoir accordé, tant de faveurs durant ce voyage entrepris pour honorer votre sainte mère ; faites que nous conservions par une conduite sage et

réglée les douces impressions que nous avons recueillies. Accordez-nous une heureuse traversée. Portez-nous dans les bras de ceux qui nous sont chers.—C'est ainsi que nos cœurs s'épanchaient devant Dieu en contemplant l'Océan qui parle si éloquemment de ses grandeurs.

Vendredi, 17 août. La brume nous a empêchés de marcher durant la nuit. Ce matin le temps est beau et la mer d'un calme plat. Nous entendons deux messes. Plusieurs communions. Le capitaine nous donne deux tables ; nous sommes encore en famille. Après nous être arrêtés deux heures à Belfast, pour y prendre du fret et des passagers, nous reprenons notre course.

Voici quel a été chaque jour l'ordre de nos exercices. Autant que possible messe le matin. Chapelet et instruction à quatre heures avec chant d'un cantique. Prière du soir à huit heures et demie.

La mer est plus agitée et le temps plus frais. Pour la première fois les *capots* et les *couvertes* sont mis en usage. Le ciel est beau et la lune éclaire notre marche.

Samedi, 18 août. La mer est agitée. Impossible de dire la messe.

Midi. Le vaisseau est toujours ballotté. La salle à diner est de plus en plus déserte.

Huit heures et demie, p. m. Chacun fait ses exercices de piété en particulier, et se retire dans sa cabine pour se faire bercer comme les Anglais disent "in the cradle of the deep" dans le berceau de l'abîme

Dimanche, 19 août. Solennité de l'Assomption de la très sainte Vierge. Hélas ! pas de messe encore aujourd'hui, la mer est trop houleuse. Notre directeur nous invite à chanter quelques strophes d'un cantique, et à réciter le chapelet sur le pont pour ne pas déranger nos frères protestants qui ont leur service au salon.

Midi. Sur trente, il n'en reste plus que dix aux tables, les autres sont malades ou sur le point de l'être.

Une heure et demie. Le ciel se couvre de nuages noirs et épais, la pluie tombe, le vent siffle dans les cordages, les vagues s'entrechoquent et frappent avec fracas les flancs du vaisseau, qui bientôt semble aussi léger qu'une coquille sur les flots. Quelques-uns parmi les plus intrépides contemplent ce tableau, que les peintres les plus habiles ont si souvent retracé, que les poètes ont chanté dans leurs vers, que les littérateurs de tous les temps et de tous les lieux ont décrit ; mais qu'aucun d'eux n'a jamais pu reproduire ni faire comprendre dans toute sa grandiose et imposante réalité. O grandeur de Dieu, vous vous révélez partout ; mais c'est ici surtout sur les flots que l'on voit éclater davantage votre puissance. "Mirabilis in altis Dominus."

Huit heures du soir. La tempête continue avec la même intensité. Triste présage pour la nuit.

Lundi, 20 août, cinq heures du matin. Quoique le vent soit encore très fort, la tempête s'apaise ; elle a duré quinze heures, le capitaine dit n'en avoir jamais vu de semblable dans le mois d'août.

Pas de messe ce matin ; chapelet et instruction à 4 heures ; prière du soir en particulier. Beaucoup de malades.

Mardi 21 août. Nous avons le précieux avantage ce matin, d'avoir deux messes, et les pèlerins reconnaissants sont heureux de faire la sainte communion.

Toute la journée nous naviguons sur une mer d'huile ; nos malades, qui ne sont pas sortis de leur cabine, depuis le départ montent sur le pont, et ne manquent pas de prendre place à table.

Nous avons eu aujourd'hui tous nos exercices de piété. Ce soir la mer est encore calme.

Mercredi 22 août, 5 heures. Nous avons été arrêtés par la brume durant la nuit et ce matin nous marchons à petite vitesse.

Nous avons eu deux messes et nos exercices de piété.

Neuf heures du soir. La mer est calme, mais la brume épaisse.

Jeudi 23 août, 5 heures. Le temps est couvert et froid. La brume a disparu, mais la mer est tellement agitée, qu'il est impossible de dire la messe.

Nous rencontrons un grand nombre de banquises. Plusieurs malades.

Nous avons eu nos exercices de piété.

10 heures, la mer est plus calme, nous avons l'espoir de dormir.

Vendredi 24 août. Nous avons été arrêtés durant la nuit à cause de la brume. A 4 heures, le temps s'éclaircit et nous partons à petite vitesse. A 7 heures, nous passons le détroit de Belle-Ile ; c'est un endroit très dangereux en temps de brume. A 7½ heures, nous entendons la messe. A 8½ le temps devient encore brumeux ; à chaque instant on jette la sonde. 1 heure du soir, la brume est de plus en plus épaisse. Monsieur le directeur nous invite à réciter le chapelet, on chante un cantique à la très sainte Vierge. Le vent s'élève tout à coup et la brume disparaît. Nous avons nos exercices ordinaires.

La mer est très agitée.

Samedi 25 août, à quatre heures. Nous avons été ballottés toute la nuit. La mer est trop agitée, nous n'avons pas de messe. Pour la première fois depuis notre départ, le soleil se lève dans tout son éclat. Nous marchons maintenant à pleine vapeur.

Trois heures du soir. Lecture sur le *Canada* par Noah Shakespeare, écr., M. P. pour Victoria, Colombie Anglaise.

Quatre heures et demie. Chapelet et instruction, et à huit heures, prière et chant.

Dimanche, 26 août, cinq heures. Il pleut et le vent est très fort. Nous avons deux messes.

A huit heures, la pluie cesse, et nous avons le plaisir de rester sur le pont. Nos malades reviennent à la vie; l'espoir de revoir ceux qui leur sont chers ranime leurs forces.

A onze heures du matin, nous arrêtons à la pointe au Père où plusieurs passagers s'embarquent avec le pilote qui relève notre capitaine de ses fonctions. On tire le canon au phare, le steamer répond et reprend sa course. Le passage offre de charmants points de vue. Ainsi, nous voyons successivement le joli panorama des côtes de Gaspé, Cacouna, Rivière-du-Loup, la rivière aux Renards, etc., jusqu'à ce que le jour nous refuse sa lumière. A onze heures du soir, on jette l'ancre près de l'Île d'Orléans.

Lundi, 27 août. Quatre heures du matin, on lève l'ancre et une demi-heure après, nous sommes à Lévis où nous devons être soumis à un double examen : celui du médecin et celui des douaniers. Le premier fut facile, et le second se fit également à la satisfaction de tous. A neuf heures, grâce à l'intervention de l'un de nos compagnons, un petit bateau vient nous prendre pour nous conduire à Québec. Avant de partir, chacun va presser la main de l'aimable capitaine Lindhall et trois hurrahs formidables s'échappent de toutes les poitrines. Monsieur le directeur entonne un cantique à la très sainte Vierge, et nous arrivons dans la vieille capitale en chantant les gloires de Marie.

L'un de nous s'abouche immédiatement avec les officiers de la compagnie Richelieu, retient nos cabines, et, en attendant l'heure du départ, nous visitons un peu Québec.

Tout naturellement nous allons à la basilique remercier la très sainte Vierge des grâces innombrables qu'elle nous a accordées durant notre pèlerinage ; mais ce n'est qu'un à compte, notre dette est trop grande pour la payer en un seul versement.

Nous visitons les principaux monuments tels que l'Université, les nouveaux édifices du Parlement, le couvent des Ursulines et de là nous allons admirer le magnifique coup d'œil dont on jouit du haut de la terrasse Dufferin.

Nous nous rendons ensuite au *Montréal*. Encore quelques heures et nous allons revoir notre chère et belle cité de Ville-Marie. Encore quelques heures et nous allons retrouver aux pieds de notre ravissant Mont-Royal notre foyer bien-aimé avec tous les êtres chéris qui l'habitent, avec tous les trésors de bonheur et d'affection que nos cœurs y ont laissés au départ.

Mardi 28 août, le soleil se lève brillant et radieux, il semble nous sourire à tous ; oh ! qu'il est beau, le soleil de son pays ! O Canada ! ô patrie bien aimée ! qu'il fait bon te revoir, qu'il fait bon contempler tes verdoyantes campagnes, et les bords enchanteurs de ton fleuve géant !

Sans doute, nous avons vu avec admiration la richesse et la grandeur de la puissante Albion.

Sans doute, nos cœurs débordaient de reconnaissance et de joie quand nos pieds foulaient le sol glorieux du pays de nos ancêtres, de cette belle France qui restera à jamais chère à tout Canadien français.

Sans doute, la vue de l'Italie, de Rome surtout et de son auguste pontife, nous a fait verser bien des larmes de bonheur. Mais malgré nous au milieu de ces magnificences nous songions toujours à notre cher Canada. Aussi répétons-nous aujourd'hui avec le poète :

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive,
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive
Son cœur respire avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir ;
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

CRÉMAZIE.

Le capitaine Roy, dont la courtoisie est connue de tous, fait hisser les drapeaux ; c'est le signe de ralliement car au même instant les mouchoirs s'agitent sur le port, où des cœurs amis qui battent avec émotion nous attendent depuis plusieurs heures. Monsieur notre directeur nous invite à saluer la très sainte Vierge par un cantique en son honneur, tandis que sur le quai la foule dirigée par le révérend M. Desrochers chante "l'Ave maris stella." Les deux directeurs de chant de Notre-Dame, qui s'étaient salués au départ d'une manière si touchante, revenaient encore se saluer de la même manière. Oh ! qu'il fait bon s'aimer en Dieu !

L'émotion a gagné tous les cœurs ; le chant cesse pour faire place aux larmes, mais ce sont des larmes de bonheur. Nous apercevons dans la foule ceux qui nous sont chers, et bientôt nous les pressons sur nos cœurs. Oh ! qu'il est doux de revoir ceux qu'on aime, après quelque temps d'absence ! Combien plus heureux encore serons-nous lorsqu'il nous sera donné de revoir au ciel ceux qui nous auront devancés.

On eût dit que toute la population de Montréal qui nous avait fait escorte à notre départ s'était donné rendez-vous sur

le port pour nous acclamer. C'était une belle et imposante démonstration, inspirée par l'esprit de foi, et dont le cœur faisait les frais. Impossible de dire combien nous en fûmes touchés.

Voici comment *La Minerve* en rend compte dans son numéro du 29 août.

“ Les pèlerins qui étaient partis il y a deux mois environ, pour Lourdes, sont revenus à Montréal hier matin.

“ Dès six heures du matin, des centaines de personnes encombraient le débarcadère des bateaux de Québec pour être témoins de leur arrivée. A huit heures, la foule ne se chiffrait plus par centaines, mais par milliers.

“ De fait, une foule compacte remplissait à ce moment la rue des Commissaires depuis la place Jacques-Cartier jusqu'à l'église de Notre-Dame de Bonsecours. La petite église était elle-même bondée à suffocation dès sept heures du matin.

“ A huit heures et demie, le *Montréal* arrivait en face de la ville.

“ Salués à distance par des acclamations bruyantes, les pèlerins y répondaient en agitant chapeaux et mouchoirs. Spontanément, la foule qui encombrait les quais entonna l'*Ave maris stella*, et l'on put jouir alors de l'un des spectacles les plus imposants qui se puissent voir. Ceux là même à qui leur titre d'étranger ou de dissident en matière religieuse donnait le droit de n'envisager que la partie scénique de cette démonstration se sont découverts, sinon religieusement du moins respectueusement, et ont semblé profondément émus de ce qu'ils voyaient.

“ A peine les pèlerins avaient-ils mis pied à terre que tous, d'une voix, s'écrièrent : “ A Notre-Dame de Bonsecours.” Quelques minutes après, les abords de la petite église ne présentaient plus qu'une masse grouillante, incapable pendant plus d'une heure de se mouvoir.

“ Introduits dans le sanctuaire par une porte latérale, les pèlerins entendirent d'abord les souhaits de bienvenue que leur adressa, au nom de leurs concitoyens, M. l'abbé Sentenne.”

En voici quelques fragments :

Pieux pèlerins de Lourdes, de Marie Immaculée,

J'aurais vivement désiré que cette voix sympathique et éloquente qui vous fit de si chaleureux et touchants adieux à votre départ, et vous donna rendez-vous dans ce pieux sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours, pût se faire entendre de nouveau en ce moment et saluer votre fidèle retour. Cependant il m'est bien doux de vous souhaiter une cordiale bienvenue en présence de cette foule immense qui depuis l'heure la plus matinale est restée debout dans le port, soupirant après le moment heureux de vous revoir. Tous les regards étaient fixés de votre côté ; longues ont paru les heures d'attente et bien lent le vaisseau qui vous portait.

A votre départ, il vous en souvient, cette même foule vous avait accompagnés au bateau, longtemps elle vous avait suivis des yeux, regrettant de ne pas pouvoir aller prier avec vous dans ces lieux bénis et privilégiés où Dieu semble prodiguer, de préférence, ses faveurs.

Oui, croyez-vous, pieux pèlerins de Lourdes, ce pèlerinage que vous terminez aujourd'hui, nous l'avons fait avec vous par le cœur et par la pensée. Avec vous nous avons vogué sur l'Océan ; avec vous nous nous sommes réjouis de votre heureuse arrivée dans le vieux monde ; avec vous nous nous sommes prosternés aux pieds du prélat qui est en Angleterre l'honneur de la religion et la gloire de l'épiscopat, l'illustre cardinal Manning. Nous avons entendu le brillant éloge que ce prince de l'Eglise a daigné faire de votre foi, de votre courage et de la félicité que nous procure notre cher Canada. Oui, nous avons entendu ces félicitations, et elles ont fait tressaillir nos cœurs comme les vôtres. Comme vous, nous avons acclamé le sol béni qu'habitaient nos glorieux ancêtres, c'était le beau royaume de Marie, c'était la fille aînée de l'Eglise, c'était le premier soldat du Pape, en un mot c'était la France, notre mère-patrie bien-aimée qui apparaissait à nos regards ; comment nos cœurs de catholiques et de Français auraient-ils pu ne pas battre d'une sainte et patriotique allégresse ?

Comme nous étions heureux et fiers d'entendre le vénérable vieillard qui sous la pourpre romaine gouverne l'église de Paris reconnaître en vous les rejetons de saint Louis !

Nos fronts se sont courbés comme les vôtres avec foi et amour sous la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ !

Enfin aux rochers Massabielle, lorsque, prosternés devant la Grotte, vous adressiez vos plus ferventes prières à la Vierge Immaculée, nous priions par vos lèvres, nous aimions par votre cœur, nous chantions par votre bouche les louanges de la reine du ciel. Oui, nous étions toujours près de vous par le cœur et la pensée ; mais vous, heureux pèlerins vous visitiez par vous-mêmes ces lieux bénis.

Laissez-nous maintenant vous féliciter bien cordialement de votre retour au milieu de nous. Vous revenez le cœur tout imbibé des grâces abondantes que vous avez reçues dans ce pieux voyage. Faites-les fructifier. Demandez à Notre-Dame de Bonsecours, que vous venez saluer à votre retour, qu'elle augmente ces grâces en vous, et que toujours vous soyez des chrétiens fidèles à vos devoirs, afin qu'on voie que vraiment votre pèlerinage vous a été utile.

Je laisse à votre cher directeur à commenter ces quelques mots, et nous chanterons ensuite le "Te Deum", car c'est le temps des actions de grâces pour nous tous.

Le zélé curé dit ces choses avec tant de chaleur qu'il nous semblait entendre battre son cœur.

“Aussi les “adieux” et les “souhails de bienvenue” seront deux souvenirs impérissables pour les pèlerins du Canada.

“A son tour, dit encore la *Minerve*, M. l'abbé Martineau, au nom de ceux dont il avait eu la conduite durant le pèlerinage, remercia la population catholique de Montréal de l'accueil enthousiaste fait à ses ouailles d'occasion. Les paroles bien senties de l'un et de l'autre ont remué tous les cœurs. La promesse faite par M. l'abbé Martineau de narrer prochainement tous les incidents du pèlerinage a semblé surtout réjouir l'auditoire.

“Le cantique intitulé : “Retour du Pèlerinage”, fut chanté avec le plus vif enthousiasme. Suivit le *Te Deum*.

“Sous la voûte séculaire du petit temple, la grandeur de ce cantique de reconnaissance était autrement saisissante que dans les larges nefs des basiliques modernes. Les voix de l'orgue même semblaient participer à l'émotion religieuse qui depuis plus d'une heure avait littéralement gagné l'assistance.

“Après le saint sacrifice de la messe, offert par M. l'abbé Martineau, les pèlerins anxieux de revoir une épouse, un frère, un parent, un ami se dispersèrent, non sans que leur zélé directeur leur eut rendu publiquement le témoignage de la conduite exemplaire qu'ils ont suivie pendant tout le voyage.

“Allez, dit le bon prêtre, et puissiez vous achever le pèlerinage de la vie comme vous venez d'achever celui que nous avons fait ensemble.”

Il était près de onze heures du matin quand la foule s'est dispersée.”

Merci au bienveillant rédacteur pour ces bonnes paroles. Merci également aux rédacteurs de l'*Etendard*, du *Monde*, de l'*Événement* de Québec, et, parmi les journaux anglais, du *Star* de Montréal, qui se sont occupés de nous durant notre voyage.

Nous ne saurions mieux terminer le récit de notre beau pèlerinage qu'en reproduisant ici le splendide article que les “*Annales de Lourdes*” viennent de publier au sujet de notre séjour dans la ville privilégiée de Marie.

24-27 juillet : 49 pèlerins du Canada.

25-26 juillet : 650 pèlerins de Villefranche de Rouergue.

On ne franchit pas l'océan en multitudes, et quarante-neuf délégués étaient une large représentation du Canada au jubilé de Notre-Dame de Lourdes.

Aimables et forts, pieux et fiers, ils avaient traversé les mers, l'Angleterre et la France en pèlerins, portant sur la poitrine une coquille argentée, avec ces mots : *Pèlerins du Canada à Lourdes*.

Le révérend M. Martineau les commandait, assisté d'un de ses confrères de Saint-Sulpice, le révérend M. Vacher, et d'un autre prêtre canadien, M. l'abbé Mathieu. Haute taille, voix éclatante, infatigable ; aimant à se cacher, quand il le pouvait ;

toujours prêt à chanter et à parler, s'il le fallait ; cœur grand et doux, âme sacerdotale, d'une piété communicative, le Rév. M. Martineau est né pour conduire un lointain pèlerinage et pour suppléer au nombre.

Ils entrèrent dans la basilique en chantant, et y reçurent, avec l'accueil bien dû à ces catholiques français du Canada, la bénédiction de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Toujours en chantant, ils descendirent à la grotte : " La voilà s'écria le Rév. M. Martineau, cette vierge de Lourdes ! La voilà, cette grotte vénérable, dont on nous a raconté tant de merveilles... On avait voulu nous effrayer ; et, au grand étonnement des matelots, l'océan nous a toujours bercés, comme une mère berce son enfant ; la terrible Manche elle-même nous a été douce ; la France, respectueuse et sympathique !... Nous avons eu peut-être quelque mérite, mais que vous avez été bonne, ô Vierge de Lourdes ! Merci, mère, merci..."

Un peu de repos eût été nécessaire à d'autres : le Rév. M. Martineau et ses pèlerins étaient à la grotte, le soir, récitant le chapelet ; et le président continuait à parler : " Nous ressentions un peu de fatigue, en arrivant ; mais Notre-Dame de Lourdes nous a bien reposés déjà ; le cœur et les baisers d'une mère reposent toujours..." Les assistants se rapprochaient pour voir ce prêtre, pour écouter cette langue si française, si pénétrante, toute de chaleur, de simplicité et d'une humilité qui touchait jusqu'aux larmes. Quand il eut fini de parler, il chanta, et la petite procession aux flambeaux se mit en marche. Tous les assistants se joignirent à eux. Ils allèrent à la Vierge couronnée, ils rentrèrent à la grotte, ils firent la prière du soir ; tout le monde voulut prier avec eux.

Dans cette charmante famille, on voyait un grand peuple et ce peuple était encore la France.

Le lendemain, de bonne heure, le Rouergue leur envoya des pèlerins, dignes de fraterniser avec le Canada.

C'était Villefranche, avec son curé de Saint-Joseph, M. Viguié ; avec son orateur, M. Latieule, curé de Laissac ; avec ses prêtres et ses hommes nombreux ; avec sa fanfare ; avec ses pieux jeunes hommes du collège de Grave ; avec son chœur de chanteuses ; avec sa foi robuste et belle comme ses chants. Villefranche de Rouergue communia dans la basilique ; les Canadiens lui succédèrent.

Villefranche fit retentir la Grotte et les piscines de ses "Parce" et de ses chapelets ; le Canada y fit monter sa prière silencieuse, pendant que le Rouergue chantait sa grand'messe.

Dans l'après-midi, les Canadiens montèrent au calvaire. Le soleil souriait doucement, mettant en fête la nature et les cœurs ; l'œil embrassait le pays, la ville et la montagne ; la

pensée amenait la réflexion. Le Rév. M. Martineau donna un libre cours aux siennes : “ Deux arbres ont porté et portent encore les destinées humaines : l'arbre du paradis terrestre, au feuillage si beau, aux fruits séducteurs, a introduit la mort sur la terre... Le monde va toujours à lui... L'arbre de la croix, sans feuilles ni fleurs, à l'écorce dure et amère, y a refait la vie et le salut... C'est à la Croix que nous devons aller... L'Eucharistie nous en adoucira toutes les amertumes...” Ils prièrent les bras en croix. Se relevant, ils chantèrent. S'agenouillant de nouveau, ils firent de tout leur cœur un acte de réparation à la Croix et à la sainte Face de Jésus.

Villefranche montait de l'église paroissiale en magnifique procession, jetant au loin les éclats de sa fanfare et les chants de ses cantiques. Les quarante-neuf pèlerins du Canada passèrent dans ses rangs et entrèrent avec eux.

Avec eux, ils chantèrent les vêpres ; ils jouirent, ils profitèrent, comme eux, de la parole chaude, simple et touchante de M. l'abbé Latieule, commentant avec son âme la belle prière de l'Eglise : “ Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les faibles, réchauffez ceux qui pleurent, priez pour le peuple, intervenez en faveur du clergé...” L'orateur n'oubliait aucun besoin du temps présent, n'oubliait personne. Il ne se doutait pas encore de la présence des Canadiens.

L'effacement ne devait pas durer, et le Rouergue, comme Dieu, se plaît à exalter les humbles.

Tous ensemble, le soir, ils récitèrent à la Grotte le chapelet, M. l'abbé Latieule indiquant les mystères et les intentions ; tous ensemble, ils firent une belle procession aux flambeaux, sous un ciel couvert et calme, et les cantiques du Canada se mêlèrent aux cantiques du Rouergue. Mais l'*incognito* était trahi, et le Rév. M. Martineau dut parler ; ce fut un triomphe pour l'humble sulpicien : “ On me prend, je ne dirai pas à la gorge, mais au cœur, et le cœur bat vivement à ces spectacles, chez nous, enfants du Canada... Un prophète, appelé pour maudire, ne put que bénir et s'écrier : ” Que vos tentes sont belles, ô Jacob !... Que tes processions sont belles, ô Lourdes ! C'est un grand honneur pour nous, pauvres petits pèlerins, de les avoir faites avec vous, pèlerins de Villefranche... Merci, au nom du Canada... Ne sommes-nous pas les enfants de la même Mère ? Celle que vous appelez votre mère dans votre beau Rouergue, nous l'appelons notre mère sur les magnifiques rivages du golfe St-Laurent... Frères, nous le sommes par l'indomptabilité de notre foi. Vous avez une foi robuste : nous aussi. On l'attaque avec fureur : nous la défendons à ciel ouvert... On attaque Dieu et Jésus-Christ : nous disons : Je crois, credo... On nous dit : “ Qu'allez-vous faire à Lourdes ? ” nous disons : “ Nous allons voir notre mère.” Il y a un autre signe qui dis

tingue les enfants de Marie : la pureté. Le monde n'en veut pas ; soyons purs, toujours, tous... Et nous serons toujours, comme ce soir, de véritables enfants de notre Mère Immaculée !

On serra la main du brillant orateur ; Villefranche poussa le cri : Vive le Canada ! et les Canadiens répondirent avec bonheur et enthousiasme : Vive la France ! vive le Rouergue ! La fanfare joua ses plus belles harmonies.

C'était la fête de sainte Anne, ^{* * *} bienheureuse mère de la bienheureuse et immaculée Vierge Marie : les cérémonies ne quittèrent plus la Grotte, qui avait entendu la parole : "Je suis l'Immaculée Conception."

Les pèlerins du Canada y communiaient les premiers, dans un profond recueillement ; ils y entendirent leur messe d'action de grâces, et, l'heure venue, firent place à Villefranche, récitèrent à genoux leurs dernières prières et allèrent à Bétharram. "Quelle piété !" disait-on.

La piété de Villefranche était digne de celle du Canada. Après les premiers moments donnés, à deux genoux, à la prière la plus recueillie, les chants éclatèrent, passant des enfants de Marie aux élèves de Grave ; ils durèrent autant que la communion et la messe d'action de grâces.

Les pèlerins du Rouergue se réunirent de nouveau dans la matinée. Il y eut de belles prières, récitées par tout le monde, les bras en croix ; il y eut de belles et fortes pensées, admirablement présentées par M. l'abbé Latieule, admirablement recueillies par les pèlerins. Malades, élèves de Grave, présents, absents, indifférents et pécheurs, tous eurent leur part. Ce peuple vigoureux aime la prière et n'a pas peur de la pénitence.

L'heure des adieux arriva pour les pèlerins du Rouergue : "Nous nous souviendrons, dit M. l'abbé Latieule, de ces moments bénis... nous nous souviendrons de ces frères du Canada, et leur souvenir et les vibrantes paroles de leur président resteront délicieusement attachés pour nous au Jubilé de Notre-Dame de Lourdes... nous aimerons à nous souvenir de nos résolutions... A votre tour, ô mère, souvenez-vous !... O Vierge, vous dirons-nous avec la liturgie, souvenez-vous de parler pour nous à votre divin Fils, votre roi et le nôtre, et de détourner de nous sa terrible indignation..."

Notre-Seigneur Jésus-Christ bénit Villefranche et le Canada, unis jusqu'à la fin. La fanfare joua ses dernières mélodies, les prières et les chants continuèrent encore ; il fallut partir. Le Canada préparait aussi son départ, et il ne pourrait pas dire comme le Rouergue : au revoir !

A l'entrée de la nuit, les nombreux visiteurs virent, exposés à la Grotte, des cœurs, ex-voto de particuliers et de familles re-

ligieuses, et un grand tableau, richement encadré, représentant une lyre, don de l'institut des Sœurs de Notre-Dame, fondé par la mère Bourgeois. Sur chaque corde de la lyre sont inscrits les noms de toutes les religieuses ; au-dessus, les montants portent les noms du cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, des évêques du Canada et de toutes les supérieures de la Congrégation. Mises en vibration à travers l'espace par toutes ces âmes pures, les cordes de cette lyre diront dans la basilique à Notre-Dame de Lourdes l'amour des Sœurs de Notre-Dame du Canada.

Les pèlerins disaient en public leur dernier chapelet. Quelle piété ! que d'intentions touchantes !

Le révérend M. Vacher parut en chaire. Il devait à la Vierge de la Grotte de parler au moins une fois. Dans les derniers jours du mois de novembre 1882, sa poitrine était complètement perdue, perdue sans ressource ; dix médecins l'avaient condamné. Il fit une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes et, le jour de l'Immaculée Conception, il se déclarait guéri, se levait, allait dire sa messe. Depuis, il avait repris tous ses travaux et il était venu, à travers deux mille lieues, porter sa reconnaissance à sa bienfaitrice. Il raconta l'appel du révérend M. Martineau ; les difficultés, *plus qu'humaines*, qu'il avait fallu vaincre ; leur joie d'être pèlerins de Lourdes ; les bénédictions qu'ils attendaient de leur pèlerinage ; ces bénédictions, il les appela sur la France coupable, sur le Canada plus fidèle, sur les familles et les œuvres du Canada, sur le Grand Séminaire où M. l'abbé Mathieu, malgré sa jeunesse, venait d'être nommé directeur. Le révérend M. Martineau, ému, grave, offrit alors la généreuse aumône qu'ils avaient apportée pour la future église du Rosaire. Ils firent la prière du soir, ils prièrent pour Lourdes, qui leur témoignait tant de sympathies ; ils chantèrent, mais il y avait des larmes dans toutes ces voix.

Il n'y eut pas de procession aux flambeaux.

Malgré l'heure matinale, la ^{***}basilique se remplissait. On voulait prier une dernière fois avec les pèlerins du Canada, communier avec eux, avoir une part à leurs intentions ; juste hommage rendu à leur piété.

On les suit à la Grotte : " Nous n'avons que des instants, dit le révérend M. Martineau, donnons-les à la prière. Notre cœur est plein de douceur, de reconnaissance, d'espérance... ô mère, vous connaissez toutes nos intentions : exaucez-les toutes, toutes..." La prière devient un chant : " O petit oiseau, tu as placé ton nid près de ma mère ; si je pouvais prendre ta place !..." Les paroles se pressent, comme les minutes, riches, tendres, brûlantes. Elles expirent dans ce mot : " C'est fini ; adieu, mère, adieu ! mais l'accent en est tel, qu'il pénètre tous les cœurs,

mouille toutes les paupières. Fini, non. De part et d'autre, il restera un doux et impérissable souvenir, une étroite et chère union de prières et l'espérance fondée de se revoir encore plus d'une fois. Non, ce n'est pas fini. Entre Notre-Dame de Lourdes et le Canada, c'est à la vie et à la mort : ad convivendum, ad commoriendum."

APPENDICE.

Les pèlerins, nous en sommes certains, nous en voudraient de ne pas reproduire ici les magnifiques cantiques que leur zélé directeur a bien voulu composer et faire imprimer pour la circonstance. En les revoyant, ils se rappelleront le bonheur qu'ils éprouvaient à les chanter durant le voyage.

CHANTS DU PELERINAGE CANADIEN A LOURDES 7 JUILLET 1883

1er CANITQUE

A vos pieds, douce Reine,
Notre amour nous amène :
Recevez, en ce jour,
Vos enfants, leur amour.

A vous, noble souveraine,
A vous nos cœurs sans retour !

Vous l'avez dit, ô Vierge Immaculée,
Tous les pays chanteront vos grandeurs :
Et nous venons de la rive éloignée
Vous offrir, aussi nous, et nos chants et nos cœurs.

Vous le savez, le Seigneur des Armées
Des légions dédaigne le secours ;
Du juste seul les mains au ciel levées
De tous les ennemis triompheront toujours.

Du Canada vous portant la prière
Bien peu nombreux arrivent vos enfants :
Mais notre terre est presque la dernière,
Et, pour vous voir, il faut braver les océans :

Pendant huit jours, sur les vagues profondes
Notre vaisseau s'est dirigé vers vous ;
Nos chants unis au murmure des ondes
Rendaient le ciel plus pur et l'océan plus doux.

Des flots mouvants la longue traversée
Est une épreuve au cœur même du fort.
Mais contre nous la vague s'est lassée,
Notre persévérance a mérité le port.

Et nous voici sur ce sol de la France
Que votre cœur a toujours tant aimé !
Nos souvenirs comme notre espérance,
Sol vraiment paternel, en ton sein ont germé.

Et nous voici dans ces montagnes saintes
Où votre amour nous apporta des cieux
De notre Dieu les conseils et les plaintes...
Parlez, Reine du Ciel, à vos enfants pieux.

De votre voix la suave harmonie,
Sur l'océan portée en notre cœur,
Régouira votre Villemarie
Et, pour le Canada, sera chant de bonheur.

Regardez-nous de ce regard de mère,
Signe certain des célestes bienfaits ;
Du Canada recevez la prière ;
Au cœur de ses enfants rendez enfin la paix.

Depuis longtemps votre cité chérie
Met son bonheur à chanter votre amour,
Pie IX l'aimait !!! Votre image bénie,
Don sacré de son cœur, nous attend au retour.

A nos amis, à nos parents, nos frères,
Accordez-nous de rapporter joyeux
Les fruits bénis de ferventes prières,
Et qu'un jour vos enfants vous chantent dans les cieux !

2ème CANTIQUE

L'immense mer du monde
S'agite en mugissant ;
Mais notre espoir se fonde
Sur le Dieu tout-puissant.

REFRAIN.

Avec Jésus, avec Marie,
Sur les flots furieux,
Chrétiens, voguons vers la Patrie.
Avançons vers les Cieux !

Combien ont fait naufrage
Avant d'entrer au port !
Au milieu de l'orage,
Quel sera notre sort ?

Il faut voguer dans l'ombre,
Sur cette onde en courroux ;
Et des écueils sans nombre
Sont semés devant nous.

Pour nous perdre s'unissent
Les démons menaçants ;
De fureur qu'ils rugissent,
Ils seront impuissants.

Tous les vices frémissent
Contre nous déchainés ;
Les vents au loin mugissent :
Serons-nous entraînés ?

D'une céleste étoile
L'immortelle clarté,
Pour guider notre voile,
Luit dans l'obscurité.

Sur le lointain rivage,
Le beau palais des cieux,
A travers un nuage,
Vient s'offrir à nos yeux.

Avec nous dans la barque
Se tient le Roi des rois :
De ce divin monarque
La mer entend la voix.

Voguons, voguons sans crainte
Sous l'œil du Dieu d'amour :
Dans la céleste enceinte
Nous entrerons un jour.

3ème CANTIQUE

Le temps partout est sombre,
Au ciel aucun astre ne luit ;
Partout une terrible nuit

A déployé son ombre.
Malheur à vous, tristes jouets des flots !
Priez, priez, ô pauvres matelots !!!

Marie, ô douce étoile,
Parais, brille à nos yeux :
A travers les flots orageux
Viens guider notre voile.
Marie, ô douce étoile,
Parais, et montre-nous les cieux.

Le démon, sur l'abîme
Déchaîne les vents furieux :
Mais retenez, du haut des cieux,
La rage qui l'anime.
Du Canada protégez les enfants
Par vous, par vous nous serons triomphants.

Nous bravons la tempête ;
Pour vous, nous braverions la mort !...
Prenez en pitié notre sort,
Bonté pure et parfaite !
Nous chanterons vos maternels bienfaits ;
Nos cœurs, nos cœurs les diront à jamais.

Vers le divin rivage
Où toujours fleurit le bonheur,
O douce Mère du Sauveur,
Guidez-nous sans naufrage ;
Et dans le ciel, avec les saints, nos cœurs
Un jour, un jour chanteront vos grandeurs.

4ème CANTIQUE

A tes pieds de Reine
D'un bord éloigné
L'amour nous amène :
Reçois notre Ave.
Ave, ave, ave, Maria !

Malgré la furie
Des flots et des vents,
Regarde, Marie,
Ce sont tes enfants.
Ave.....

Notre cœur fidèle
Vient dans ce séjour,
O Vierge si belle,
Dire avec amour :
Ave.....

Vers notre prière
Incline ton cœur :
Regarde la terre,
Mère du Sauveur.
Ave.....

Regarde l'Eglise,
Que le noir démon

Insulte et méprise ;
Regarde Léon !
Ave.....

Regarde la France,
Ta fille à jamais ;
Au monde en squffrance
Accorde la paix.
Ave.....

A Villemarie,
Ta chère cité,
Garde modestie,
Honneur, liberté.
Ave.....

A l'âme qui t'aime
Donne plus d'amour ;
Au cœur qui blasphème
Pardonne en ce jour.
Ave.....

En quittant la terre,
Pour combler nos vœux,
Reçois-nous, ô Mère,
Un jour dans les cieux !
Ave.....

5ème CANTIQUE

Quel transport a ravi mon âme,
Mon cœur et mes sens sont émus ;
Est-ce l'Esprit-Saint qui m'enflamme
Et me remplit de ses vertus ?
C'est lui ; monde, je le proclame,
Non, non, je ne t'appartiens plus.

REFRAIN.

A l'Esprit-Saint je m'abandonne ;
Pour moi le monde n'est plus rien.
L'enfer frémit, la chair frissonne ;
Mais c'en est fait, je suis chrétien.

Je suis chrétien !... La foi m'éclaire ;
Des faux biens je vois le néant ;
Aux mondains je laisse la terre,
Moi, je veux le ciel seulement.
C'est au ciel qu'habite mon Père ;
Ah ! que j'aille à lui promptement !

Je suis chrétien !... D'un saint courage
Dieu me remplit. Oui, je le sens.
Contre moi déchaînez l'orage,
Unissez-vous, cruels tyrans :
Tous les efforts de votre rage
Contre moi seront impuissants.

Je suis chrétien !... Je le publie
A la face de l'univers,
Pour ma foi j'offrirais ma vie
Et je braverais les enfers.
Respect humain, je te défile
De m'imposer jamais tes fers.

Je suis chrétien !... L'Esprit de vie
Me pénètre et circule en moi ;
L'Esprit divin me sanctifie ;
L'Evangile seul est ma loi.
La nature en vain se récrie,
Je ne vis plus que de la foi.

Je suis chrétien !... Dieu me console
Quand la tristesse est dans mon cœur :
Que rien, mon fils, ne te désole,
Me dit-il, je suis ton Sauveur ;
Aux doux accents de sa parole,
Soudain j'ai trouvé le bonheur.

Je suis chrétien !... Je sens mon âme
Brûler des feux du pur amour.
Le nom seul de Jésus m'enflamme,
Et je pense à lui nuit et jour ;
Avec ardeur je le proclame,
J'aime Jésus et sans retour.

6ème CANTIQUE.

Reine du ciel et de la terre,
Du Pape montrez-vous la Mère :
Priez pour lui !

Douce Patronne,
Votre couronne
Par lui rayonne ;
Priez pour lui.

Loin des lieux où son trône brille,
Nous sommes aussi sa famille,
Priez pour lui.

L'enfer s'élance...
Mais sa puissance
Fait résistance ...
Priez pour lui.

Sous l'aile de votre tendresse,
Protégez sa verte vieillesse ;
Priez pour lui.

Vers vous, Marie,
Notre cœur crie :

Gardez sa vie ;
Priez pour lui.

Daignez apaiser la tempête
Qui gronde en fureur sur sa tête ;
Priez pour lui.

A son histoire
Joignez la gloire
De la victoire !
Priez pour lui.

Rendez de tous le cœur docile
A sa voix, comme à l'Evangile !
Priez pour lui !

Que sa lumière
Enfin éclaire
La terre entière !
Priez pour lui.

Qu'un jour au ciel votre main donne
A tous nps fronts une couronne
Auprès de lui.

7ème CANTIQUE.

REFRAIN.

Marie est notre étoile,
Voguons vers les cieux ;
Voguons, toujours à nos yeux
S'offre l'astre radieux ;
Il guide notre voile ;
Allons, pleins d'ardeur,
Vers le doux Sauveur,
Au port du bonheur.

Malgré la tourmente,
Sur l'onde écumante,
Cherchons la cité
De l'éternité ;
Le divin rivage
Où le sombre orage
Ne gronde jamais,
Où règne la paix.

L'océan du monde
Avec fureur gronde,
Et contre un récif
Pousse notre esquif ;
La nuit est si sombre !
A nos yeux son ombre
Cache le danger ;
Où nous diriger ?

L'astre salulaire
Toujours nous éclaire :
Quand le ciel est noir,
Il est notre espoir.
Oui, voguons sans crainte
Vers l'heureuse enceinte
Où Dieu de splendeur
Couvre le vainqueur.

La tendre Marie,
La Mère chérie
Du divin Sauveur
Peut tout sur son cœur ;
Qui lui rend hommage
Ne fait point naufrage ;
Il obtient toujours
Son puissant secours.

O divine Mère,
Que notre prière
Monte jusqu'à vous,
Et secourez-nous.
Faites-nous, Marie,
A notre patrie,
Au divin séjour
Aborder un jour.

8ème CANTIQUE. (AIR : *Donne-nous ton amour*).

Sous l'aile de Marie
Marchons avec amour ;
Reine auguste et chérie,
Donnez-nous un beau jour.

Vous qu'avec confiance
Nous prions : en retour,
Vierge notre espérance,
Donnez-nous un beau jour.

Sur tout sexe et tout âge
Repose votre amour ;
Pour ce pèlerinage,
Donnez-nous un beau jour.

Que les anges fidèles
Qui forment votre cour
Nous couvrent de leurs ailes :
Donnez-nous un beau jour.

Souvent l'ange perfide
Vient troubler votre amour ;
Ah ! soyez votre guide,
Donnez-nous un beau jour.

Afin que notre vie,
Qui passe sans retour,

Par Jésus soit bénie,
Donnez-nous un beau jour.

Vierge, écarter l'orage
Par un souffle d'amour ;
Sous un ciel sans nuage,
Donnez-nous un beau jour.

Par un culte sincère,
Notre cœur, sans détour,
Veut à jamais vous plaire :
Donnez-nous un beau jour.

Nos chants, notre prière
Monteront tour à tour
Vers vous, ô tendre Mère :
Donnez-nous un beau jour.

O puissante Patronne,
Notre âme, avec amour,
A vos soins s'abandonne :
Donnez-nous un beau jour.

Et la famille heureuse
Des dons de votre amour,
Répètera joyeuse :
Oh ! Merci de ce jour !

9ème CANTIQUE.

RETOUR DU PÈLERINAGE.

Avant de quitter le rivage,
Les bords chéris du Canada,
Chacun à tes pieds déposa
Et sa prière et son hommage.

REFRAIN.

A toi notre amour à jamais,
Mère de la sainte espérance,
Tu nous a comblés de bienfaits,
Nous te chantons reconnaissance.

Bien longue semblait la distance,
Qui nous séparait des saints lieux ;
On montrait les flots furieux
Pour troubler notre confiance.

Des voix nous parlaient de tempête,
On plaçait sur notre chemin
Les embûches de l'assassin.
Les dangers couvraient notre tête.

Mais comme disparaît l'orage
Au premier rayon du soleil,
De ton regard l'éclat vermeil
Bien vite chassa le nuage.

Vers les cimes des Pyrénées
Le navire nous emporta ;
Nos cœurs portaient le Canada
Par delà les mers azurées.

Calmés par ta main maternelle,
Les flots tranquilles et soumis,
Portèrent tes enfants chéris
Vers ta rayonnante chapelle.

Notre joyeux Pèlerinage
N'a connu que des jours heureux,
Et ton amour, sous tous les cieus,
A protégé notre voyage.

Nous rapportons l'ardente flamme
De ton doux et puissant amour :
Fais jusqu'à notre dernier jour
Grandir cet amour en notre âme.

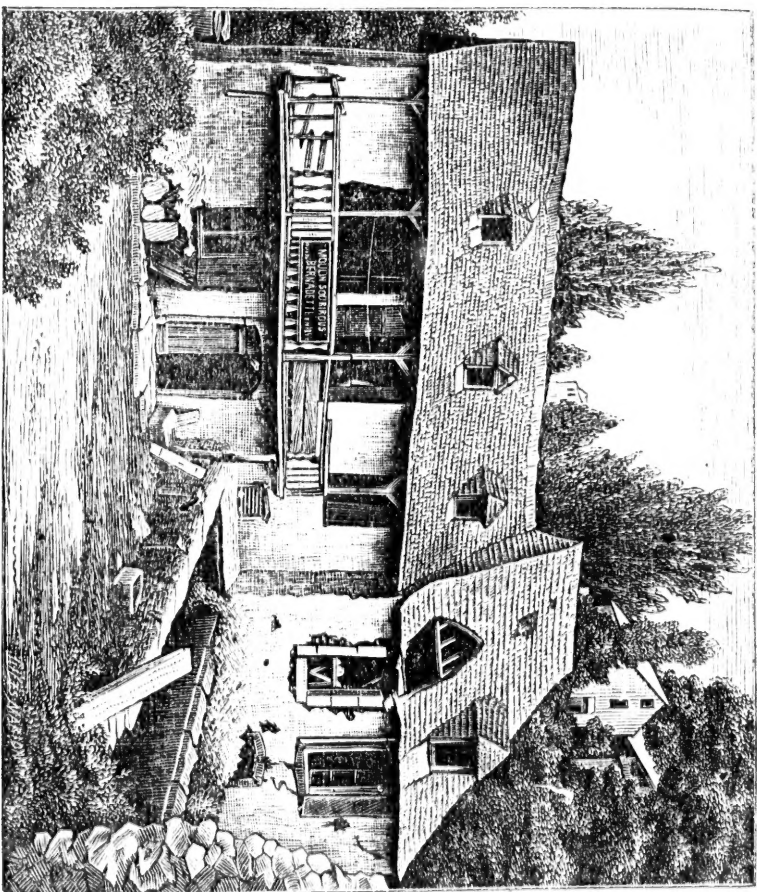
Accorde-nous, Vierge bénie,
D'être toujours tes chers enfants,
Et que nos cœurs reconnaissants
Te bénissent dans la patrie.

LES DISTANCES.

De Montréal à Québec.....	180 milles.
“ Québec à Liverpool, voie directe..	2634 “
“ Liverpool à Londres	215 “
“ Londres à Paris.....	319 “
“ Paris à Tours.....	176 $\frac{1}{2}$ “
“ Tours à Lourdes.....	468 $\frac{1}{2}$ “
“ Lourdes à Cette.....	369 “
“ Cette à Marseille.....	105 “
“ Marseille à Gènes.....	264 “
“ Gènes à Rome.....	375 “
“ Rome à Lorette.....	243 “
“ Lorette à Milan.....	366 “
“ Milan à Turin.....	180 “
“ Turin à Paris.....	600 “
“ Paris à Londres.....	319 “
“ Londres à Liverpool.....	215 “
“ Liverpool à Québec, voie de Belfast.	2665 “
“ Québec à Montréal.....	180 “

987 $\frac{1}{2}$ milles.

987/4 =



Moulin Sorbiers de Naotte Bernadette.

